

# *Libretto*



DAVID EBERSHOFF

# DANISH GIRL

roman

Traduit de l'américain par  
BÉATRICE COMMENGÉ

*libretto*

Titre original :  
*The Danish Girl*

Viking Penguin.

© David Ebershoff, 2000.

© Éditions Stock, 2001, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0767-7

Né en 1969 à Pasadena en Californie, diplômé de Brown University et de l'université de Chicago, David Ebershoff a également étudié au Japon. Son premier roman, *The Danish Girl*, publié en 2000 aux États-Unis, ainsi que les trois ouvrages suivants ont rencontré un vif succès. David Ebershoff est éditeur chez Random House et vit désormais à New York.



*À Mark Nelson*



PREMIÈRE PARTIE

COPENHAGUE

1925



C'est sa femme qui s'en aperçut la première.

– Veux-tu me rendre un petit service? lui cria Greta depuis la chambre cet après-midi-là. Juste m'aider un tout petit peu?

– Bien sûr, répondit Einar, sans quitter sa toile des yeux. Tout ce que tu voudras.

La journée était fraîche, un vent glacé soufflait de la Baltique. Ils se trouvaient tous deux dans leur appartement de la maison des Veuves; Einar – trente-quatre ans, de petite taille – peignait de mémoire une scène d'hiver sur la mer Kattegat – flots noirs, écume blanche, mer cruelle, tombeau de centaines de pêcheurs rentrant à Copenhague avec leur chargement salé. Le voisin du dessous était un marin, un homme avec une tête en obus, qui passait son temps à injurier sa femme. Tout en peignant l'ondulation grise des vagues, Einar imaginait le marin en train de se noyer, levant désespérément un bras sans cesser, de sa voix de poivrot, de traiter sa femme de pute. Voilà la nuance exacte qu'il devait donner à ses gris: assez sombres pour engloutir un type de ce genre, pour recouvrir ses beuglements happés par les flots.

– J'arrive dans une minute, dit Greta, une belle jeune femme, plus jeune que son mari, avec un large visage plat. Et nous pourrons commencer.

Dans sa manière de peindre, aussi, Einar était différent de

son épouse. Lui peignait plutôt la mer et la terre – de petits rectangles éclairés par la lumière rasante de juin ou tamisés par le pâle soleil de janvier. Elle peignait des portraits, souvent grandeur nature, de personnages plus ou moins en vue, avec des lèvres roses et des cheveux brillants : Herr I. Glückstadt, le financier du port libre de Copenhague. Christian Dahlgard, le fourreur du roi. Ivar Knudsen, membre de la firme Burmeister et Wain, constructeur de navires. Aujourd'hui, elle devait faire le portrait en pied de la cantatrice Anna Fonsmark, mezzo-soprano à l'Opéra royal du Danemark. Directeurs de grandes firmes ou autres magnats de l'industrie commandaient à Greta leurs portraits, qui se retrouvaient suspendus au-dessus d'une armoire de leur bureau ou bien dans un couloir, souvent lacérés par les chariots des employés.

Greta apparut dans l'encadrement de la porte.

– Tu es sûr que ça ne te dérange pas de t'arrêter une minute pour m'aider ? dit-elle, rejetant ses cheveux en arrière. Tu pourrais m'être d'un grand secours. Je ne te l'aurais pas demandé si ce n'était pas important. C'est uniquement parce que Anna vient à nouveau d'annuler son rendez-vous. Verrais-tu un inconvénient à enfiler ses bas ? et ses chaussures ?

Le soleil d'avril éclairait Greta par-derrière et ses rayons filtraient à travers la soie qui pendait mollement dans sa main. Par la fenêtre, Einar pouvait voir la Rundetårn, qui ressemblait à une énorme cheminée de brique ; juste au-dessus, le Deutscher Aero-Lloyd effectuait son retour quotidien vers Berlin.

– Greta, appela Einar, que veux-tu dire ?

Une grosse goutte de peinture à l'huile tomba de son pinceau sur sa chaussure. Edvard IV se mit à aboyer, sa tête blanche tournée vers l'un, puis vers l'autre.

– Anna a de nouveau annulé la séance, répéta Greta, elle a une répétition supplémentaire de *Carmen*. Et j'ai besoin d'une paire de jambes pour achever son portrait, sinon je

n'en aurai jamais fini. Et j'ai pensé soudain que les tiennes pourraient faire l'affaire.

Greta se tourna vers lui, tenant les chaussures d'une main : des chaussures jaune moutarde ornées de boucles en étain. Elle portait une blouse boutonnée devant et garnie de poches multiples où elle avait l'habitude de cacher tout ce qu'elle ne désirait pas qu'il voie.

– Mais je ne peux pas mettre les chaussures d'Anna, répliqua Einar.

En les regardant de plus près, il se dit qu'après tout elles pourraient convenir à ses pieds qui étaient petits, cambrés, doux aux talons. Ses orteils étaient minces, avec quelques fins poils noirs clairsemés. Il imagina le bas déroulant ses plis sur sa cheville blanche. Épousant ensuite le galbe du mollet. Puis s'insérant dans l'agrafe de la jarretelle. Et il dut fermer les yeux.

Les chaussures ressemblaient à celles qu'ils avaient vues la semaine précédente chez Fonnesbech sur un mannequin vêtu d'une robe bleu nuit. Ils s'étaient arrêtés pour admirer la vitrine ornée d'une guirlande de jonquilles. Greta avait dit : « Joli, non ? » Comme Einar ne répondait pas, ses yeux écarquillés reflétés par la vitre, elle avait dû le tirer par le bras pour l'éloigner du magasin. Elle l'avait entraîné dans la rue et, en passant devant le marchand de pipes, lui avait demandé : « Einar, tu te sens bien ? »

La première pièce de leur appartement leur servait d'atelier. Le plafond, strié de minces poutres de bois, formait une voûte qui faisait penser à une barque renversée. L'humidité avait déformé les fenêtres, et le plancher s'inclinait imperceptiblement vers l'ouest. L'après-midi, quand les rayons du soleil venaient frapper la façade de la maison des Veuves, une légère odeur de hareng s'en dégagait. En hiver, les lucarnes fuyaient et une bruine froide décollait la peinture du mur. Einar et Greta installaient leurs chevalets sous les

deux lucarnes jumelles, à côté des boîtes de peinture à l'huile commandées chez Herr Salathoff, à Munich, et des rangées de toiles vierges. Quand Einar et Greta ne peignaient pas, ils protégeaient le tout sous des bâches vertes que le marin du dessous avait abandonnées sur le palier.

– Pourquoi veux-tu que je mette ces chaussures ? demanda Einar.

Il était assis sur la chaise en corde qui se trouvait autrefois dans la remise de la ferme de sa grand-mère. Edvard IV sauta sur ses genoux ; le chien tremblait aux cris du marin du dessous.

– Pour mon portrait d'Anna, dit Greta, ajoutant : Moi, je le ferais pour toi.

On distinguait sur sa joue la marque d'une petite cicatrice de varicelle qu'elle s'était mise à caresser du bout des doigts, comme chaque fois qu'elle était soucieuse – Einar le savait.

Greta s'agenouilla pour délayer les bottines d'Einar. Elle avait de longs cheveux blonds – d'une couleur bien plus danoise que ceux d'Einar – qu'elle ramenait toujours derrière ses oreilles quand elle s'attelait à une nouvelle tâche. Mais ils avaient glissé sur ses joues lorsqu'elle s'était penchée. Greta se parfumait à la fleur d'oranger, que sa mère lui envoyait une fois par an dans des fioles marron étiquetées « Pure Pasadena Extract ». Celle-ci pensait qu'elle s'en servait pour aromatiser ses gâteaux, mais sa fille préférait s'en mettre quelques gouttes derrière les oreilles.

Greta commença par laver les pieds d'Einar dans la cuvette à l'aide d'une éponge. Avec douceur et efficacité, elle faisait glisser l'éponge entre les orteils. Einar avait retroussé ses pantalons. Ses mollets, nota-t-il soudain, étaient fort bien galbés. Il tendit délicatement la pointe de son pied, et Edvard IV s'avança pour lécher son petit orteil, celui en forme de marteau et sans ongle.

– Cela restera entre nous, n'est-ce pas, Greta? murmura Einar. Tu n'en parleras à personne?

Il était à la fois effrayé et excité, et sentait battre dans sa poitrine son cœur gros comme le poing d'un enfant.

– À qui pourrais-je bien le raconter?

– À Anna.

– Anna n'a nul besoin de le savoir, dit Greta.

«Et quand bien même, pensa Einar, Anna n'est-elle pas cantatrice? Elle a l'habitude des hommes habillés en femmes. Et des femmes habillées en hommes. C'est la plus vieille supercherie du monde. Sur scène, ça n'a pas la moindre signification – si ce n'est de créer une certaine confusion dans les esprits. Confusion toujours élucidée au dernier acte.»

– Personne n'a besoin de savoir quoi que ce soit, renchérit Greta, et Einar, qui avait l'impression de se trouver sous les feux des projecteurs, commença à se détendre et à remonter le bas le long de sa jambe.

– Tu le mets devant derrière, lui fit remarquer Greta, redressant la couture. Tire doucement.

Le deuxième bas fila.

– En as-tu un autre? demanda Einar.

Le visage de Greta se figea, comme si elle prenait brusquement conscience de quelque chose; puis elle se dirigea vers l'un des tiroirs de l'armoire en bois de hêtre moucheté. Celle-ci recelait un petit coffre, tout en haut, avec une porte ornée d'un miroir ovale et trois tiroirs aux poignées de cuivre; le tiroir supérieur se fermait avec une petite clé.

– Ceux-ci sont plus épais, dit Greta en tendant à Einar une deuxième paire de bas.

Soigneusement pliés en carré, ces bas lui faisaient penser à un morceau de chair – un morceau de la peau de Greta, brunie par le soleil des vacances, à Menton.

– Fais attention, s'il te plaît, le pria-t-elle, j'ai l'intention de les porter demain.

Les cheveux de Greta cachait presque entièrement son front, ne laissant voir qu'un petit morceau de peau d'un blanc argenté, et Einar se demandait ce qui se tramait sous ce crâne. Le regard tendu, la bouche serrée, Greta semblait préoccupée par quelque chose de précis. Einar se sentait incapable de lui poser la moindre question ; il avait presque l'impression qu'on lui avait bâillonné la bouche avec un vieux chiffon de peinture. Si bien que, s'interrogeant en silence sur les intentions de sa femme, une légère expression de rancœur envahit son visage – un visage pâle, lisse, avec une vraie peau de pêche. « N'êtes-vous pas vraiment très joli garçon ? » lui avait-elle dit, il y a des années, la première fois qu'ils s'étaient retrouvés seuls.

Greta avait dû remarquer son embarras, car elle lui prit les joues entre les mains.

– Cela n'a aucune importance, dit-elle. Quand cesseras-tu de te soucier de ce que pensent les autres ?

Einar aimait l'entendre faire de telles déclarations – en agitant les bras, clamant ses opinions comme autant de vérités universelles. C'était, à ses yeux, son trait le plus américain – cela, et aussi son goût immodéré pour les bijoux en argent.

– Ça tombe vraiment bien que tu aies si peu de poils sur les jambes ! remarqua-t-elle, comme si elle venait de s'en apercevoir.

Elle mélangeait ses peintures à l'huile dans les petits gobelets de céramique de Knabstrup. Greta avait achevé de peindre la moitié supérieure du corps d'Anna, que des années de saumon-beurre avaient fini par enrober d'une fine couche de graisse. Einar était impressionné par la manière dont Greta avait su peindre les mains d'Anna tenant un bouquet de lis. Les doigts étaient parfaitement rendus, avec toutes leurs articulations, les ongles clairs mais mats. Les lis étaient d'un beau blanc de lune constellé de petites taches de pollen couleur

rouille. Greta était un peintre sans grande cohérence, mais Einar ne le lui avait jamais dit. Au contraire, il l'encourageait le plus possible, peut-être trop. Il l'aidait chaque fois qu'il le pouvait et essayait de lui enseigner des techniques qu'elle ne maîtrisait pas, selon lui, en particulier la lumière et la perspective. Si Greta trouvait un jour un bon sujet, Einar était certain qu'elle pourrait devenir un bon peintre. Dehors, les nuages se dissipèrent et un rayon de soleil illumina la moitié de portrait d'Anna.

Greta faisait poser son modèle sur une malle en bois laqué qu'elle avait achetée à la blanchisseuse cantonaise qui venait chercher le linge tous les deux jours, annonçant sa présence par le *ping!* retentissant des cymbales dorées attachées à ses doigts.

Debout sur la malle, Einar commençait à avoir chaud et se sentait tout étourdi. Il baissa la tête et son regard tomba sur ses jambes : la soie était lisse, traversée seulement par quelques poils clairsemés. Les chaussures jaunes semblaient trop fines pour le porter, mais son pied se cambrait avec naturel, comme s'il étirait un muscle qui n'avait pas servi depuis longtemps. Quelque chose commença à s'agiter sous son crâne, qui lui fit penser à un renard pourchassant un campagnol, son fin museau rose forant la terre à la recherche de sa proie.

– Ne bouge pas, ordonna Greta.

Einar regarda par la fenêtre qui se trouvait derrière elle et aperçut le dôme cannelé du Théâtre royal, pour lequel il lui arrivait de peindre des décors. En ce moment même, Anna répétait *Carmen* : pleine de défi, elle levait ses bras délicats devant le canevas qu'il avait peint et qui représentait les arènes de Séville. Parfois, alors qu'il était en train de travailler à l'opéra, la voix d'Anna montait de plus en plus haut dans le hall, telle une cascade de pièces de monnaie. Cela le faisait tellement trembler qu'il en lâchait son pinceau et se frottait les yeux. La voix d'Anna ne pouvait être qualifiée de

très belle – sans rondeur, trop triste, un peu usée, une voix à la fois féminine et masculine. Cependant, elle avait plus de vibrato que la plupart des voix danoises, qui étaient souvent fluettes, blanches et trop jolies pour provoquer le moindre frisson. Comme si sa gorge était rouge de braise, la voix d'Anna possédait une chaleur du Sud qui réchauffait Einar. Il descendait alors de son échelle et allait se glisser dans les coulisses ; là, il regardait Anna, dans sa tunique de laine blanche, ouvrir grande sa bouche en travaillant avec le chef d'orchestre, Divyk. Lorsqu'elle chantait, Anna penchait le buste en avant ; elle prétendait qu'il existait un centre de gravité musical qui tirait son menton vers la fosse d'orchestre. « Comme si une chaîne en argent très fine partait de la baguette du chef pour s'accrocher exactement ici, disait-elle en mettant le doigt sur un petit grain de beauté qu'elle avait sur le cou. Sans cette petite chaîne, j'ai l'impression que je ne saurais pas quoi faire. Je ne saurais pas comment être moi. »

Quand Greta peignait, elle rassemblait ses cheveux en arrière avec un peigne en écaille de tortue ; cette coiffure lui donnait un visage plus large, comme vu à travers un bol plein d'eau. Greta était sans doute la femme la plus grande qu'Einar eût jamais connue, assez grande pour voir par-dessus les demi-rideaux de dentelle que les habitants des rez-de-chaussée suspendaient devant leurs fenêtres sur rue. À côté d'elle, Einar se sentait tout petit, comme un fils levant la tête pour croiser le regard de sa mère, avec l'envie de saisir sa main tendue. Sa blouse de peintre multipoches avait été faite sur mesure par la couturière, une voisine, qui avait eu du mal à croire qu'une femme aussi grande et aussi saine ne fût pas danoise.

Greta travaillait avec une souplesse de concentration qui faisait l'admiration d'Einar. Elle était capable de donner un petit coup de pinceau sur un reflet dans l'œil gauche, puis d'aller ouvrir la porte au livreur de lait et de retourner sans

effort à sa toile pour corriger l'expression un peu terne de l'œil droit. Tout en peignant, elle chantait ce qu'elle appelait des chansons de scout. À son modèle, elle parlait de son enfance en Californie, des perroquets qui venaient faire leurs nids dans les plantations d'orangers de son père ; elle abordait aussi ses problèmes de femme (comme ce jour où Einar surprit une conversation en rentrant à l'improviste dans l'appartement), évoquant la fréquence de plus en plus réduite de leurs rapports intimes. « Il en fait une affaire personnelle. Pourtant, je ne lui ai jamais rien reproché », avait-elle dit, et Einar l'avait imaginée ramenant ses cheveux derrière les oreilles.

– Ils tombent, dit Greta, pointant son pinceau vers les bas. Remonte-les.

– Est-ce vraiment nécessaire ?

Le marin du dessous claqua la porte et le silence revint – à l'exception des gloussements de sa femme.

– Oh ! Einar ! est-ce que tu vas finir par te détendre ? s'écria Greta, et tout sourire disparut de son visage.

Edvard IV traversa la pièce en trotinant et se mit à faire sa place dans les couvertures ; puis on entendit un soupir d'animal repu. C'était un vieux chien, né dans les marais, près de la ferme du Jutland ; sa mère et le reste de la portée s'étaient noyés dans la tourbe détremnée.

Leur appartement était situé au dernier étage d'un immeuble que le gouvernement avait construit au XIX<sup>e</sup> siècle pour les veuves de marins. Il possédait des fenêtres donnant à la fois au nord, au sud et à l'ouest et, contrairement à la plupart des maisons de Copenhague, procurait ainsi assez d'espace et de lumière pour pouvoir peindre. Ils avaient failli emménager dans l'une de ces vieilles maisons bourgeoises de Christianshavn très prisées des artistes, de l'autre côté de l'Inderhavn, au milieu des prostituées, des ivrognes, le long des cimenteries et des entrepôts des importateurs. Greta prétendait qu'elle pouvait vivre n'importe où, que rien n'était

trop misérable pour elle ; mais Einar, qui avait vécu dans une chaumière pendant les quinze premières années de sa vie, avait renoncé à ce projet et trouvé ce logement dans la maison des Veuves.

La façade, peinte en rouge, se dressait à deux pas du Nyhavns Kanal. Des lucarnes se découpaient sur la pente abrupte du toit de tuile noirci par la mousse. Les autres immeubles de la rue étaient blanchis à la chaux, percés de portes à huit panneaux d'un vert varech. En face de chez eux habitait un médecin nommé Moller, souvent appelé d'urgence en pleine nuit pour des accouchements. Cependant, rares étaient les voitures qui pétaradaient en descendant la rue. Celle-ci s'achevait en impasse sur le quai d'Inderhavn, et le silence était tel qu'on aurait pu entendre l'écho d'un faible cri.

– Il faut que je me remette au travail, finit par dire Einar, fatigué de rester debout dans ses chaussures, dont la boucle le serrait trop.

– Est-ce que ça veut dire que tu ne veux pas enfiler sa robe ?

En entendant le mot « robe », Einar ressentit comme une brûlure à l'estomac, suivie d'une bouffée de honte qui remontait dans sa poitrine.

– Non, je ne crois pas, répondit-il.

– Pas même quelques minutes ? J'ai besoin de peindre l'ourlet à la hauteur des genoux.

Greta était assise sur la chaise de corde à côté de lui et caressait son mollet à travers la soie. Sa main avait un pouvoir hypnotique qui lui ordonnait de fermer les yeux. Il n'entendait plus que le crissement léger de l'ongle sur la soie. Mais Greta s'arrêta.

– Non, pardonne-moi, dit-elle, je n'aurais pas dû te demander ça.

Einar s'aperçut que la porte de l'armoire où se trouvait la

robe d'Anna était grande ouverte. Une robe blanche, dont les poignets et l'ourlet étaient ornés de perles. L'une des fenêtres était fissurée et la robe se balançait légèrement sur son cintre. Quelque chose dans cette robe – l'éclat un peu terni de la soie, le plastron en dentelle, les boutons aux poignets, ouvertes comme de petites lèvres – donnait à Einar envie de la toucher.

– Elle te plaît ? demanda Greta.

Il pensa une seconde dire non, mais c'eût été mentir. Il aimait cette robe et avait presque l'impression de sentir sa chair s'épanouir sous sa peau.

– Alors, enfile-la, juste quelques minutes.

Greta l'apporta à Einar et la plaqua à hauteur de sa poitrine.

– Greta, et si...

– Enlève ta chemise, ordonna-t-elle.

Et il le fit.

– Et si...

– Ferme les yeux.

Et il lui obéit.

Même les yeux fermés, se tenir ainsi, debout, sans chemise, devant sa femme, lui semblait obscène. C'était comme si elle l'avait surpris en train de faire quelque chose qu'il avait promis de ne plus faire – pas un adultère, non, mais plutôt une mauvaise habitude à laquelle il aurait juré de ne plus succomber, comme d'aller boire de l'aquavit dans les bars de Christianshavn, ou de manger des *frikadeller* au lit, ou encore de s'amuser avec ce jeu de cartes érotiques au dos de suédine acheté un jour de solitude.

– Et ton pantalon, dit-elle en tendant la main, détournant pudiquement la tête.

La fenêtre de la chambre était ouverte et l'air vif lui donnait la chair de poule.

Einar s'empressa d'enfiler la robe par la tête et d'ajuster la

taille. Il transpirait légèrement sous les bras et dans le creux du dos. Il aurait aimé pouvoir fermer les yeux et se retrouver enfant, au temps où ce qui pendait entre ses jambes était aussi petit et inutile qu'un radis.

Greta se contenta de dire : « Bien. » Puis reprit son pinceau. Ses yeux bleus se mirent à loucher, comme pour examiner quelque chose à la pointe de son nez.

Debout sur la malle, Einar se sentait envahi par une étrange sensation d'humidité – une odeur de hareng flottait dans l'air tandis que les rayons du soleil traversaient son corps. En dehors des manches, la robe n'était pas trop serrée et il se sentait enveloppé d'une douce chaleur, comme s'il plongeait dans une mer tiède. Le renard poursuivait la souris et il entendait une voix lointaine dans sa tête : le cri étouffé d'une petite fille apeurée.

Il lui devint difficile de garder les yeux ouverts, de continuer à suivre les mouvements rapides, précis de Greta, qui lançait sa main sur la toile puis la retirait en faisant tournoyer ses bracelets d'argent, qui faisaient penser à un banc de chevesnes. Il lui devint difficile de continuer à imaginer Anna en train de répéter au Théâtre royal, le cou tendu vers la baguette du chef d'orchestre. La pensée d'Einar ne pouvait se concentrer que sur la soie qui recouvrait sa peau comme un pansement. Oui, c'était ce qu'il avait ressenti la première fois : la soie était si fine, si aérienne qu'on aurait dit de la gaze – une gaze imprégnée de baume, délicatement posée sur la peau. Même la gêne de se trouver dans cette tenue devant sa femme commençait à se dissiper, tant celle-ci semblait lointaine et absorbée dans son travail. Einar accédait progressivement à un monde indistinct de rêves, dans lequel la robe d'Anna pouvait être portée par n'importe qui, même lui.

Et au moment précis où ses paupières se faisaient plus lourdes et où l'atelier commençait à devenir flou, au moment même où ses épaules se relâchaient dans un soupir, tandis

qu'Edvard IV ronflait dans la chambre à côté, à cet instant précis la voix cuivrée d'Anna retentit dans la pièce :

– Regardez donc Einar !

Ses yeux s'ouvrirent. Greta et Anna le fixaient de leurs regards lumineux, les lèvres entrouvertes. Edvard IV se mit à aboyer aux pieds d'Einar. Mais Einar Wegener était incapable du moindre geste.

Greta ôta des mains d'Anna le bouquet de lis qu'un admirateur lui avait offert et le mit dans les bras de son époux. La tête relevée comme un petit trompettiste, Edvard IV se mit à décrire des cercles protecteurs autour de son maître. Tandis que les deux femmes riaient de plus belle, les yeux d'Einar s'emplirent de larmes. Il se sentait offensé par leur rire, qui se mêlait au parfum des lis blancs, dont le pistil laissait des traces jaunes sur le devant de la robe, à la hauteur de la bosse trop visible de son sexe, sur les bas, ainsi que sur ses mains moites.

– Tu es une pute, répétait tendrement la voix du marin du dessous, une sacrée belle pute.

Le silence qui suivit laissa supposer un baiser de réconciliation. Greta et Anna éclatèrent alors d'un rire encore plus sonore et, au moment où Einar se préparait à leur demander de quitter la pièce afin qu'il puisse enlever sa robe en paix, Greta déclara d'une voix douce, attentive et comme étrangère :

– Pourquoi ne t'appellerions-nous pas Lili ?

Greta Wegener avait vingt-huit ans. Elle était américaine, originaire de Californie. Son grand-père, Apsley Haven Waud, s'était enrichi en vendant des concessions de terrains, et son père, Apsley Jr., était devenu encore plus riche grâce à ses plantations d'orangers. Avant de s'embarquer pour le Danemark à l'âge de dix ans, Greta n'avait jamais quitté Pasadena, si ce n'est pour se rendre à San Francisco où, alors qu'elle jouait au cerceau devant la maison de sa tante Lizzie à Nob Hill, elle avait accidentellement renversé son frère jumeau sous les roues d'un buggy. Carlisle, dont le tibia resterait pour toujours marqué par une longue et profonde blessure, avait survécu, mais certains prétendaient qu'il n'avait plus été le même après. Plus tard, Greta dirait que Carlisle n'avait jamais possédé ce qu'elle appelait « une solide échine de pionnier ». « Certains Waud sont nés avec, et d'autres pas », faisait-elle remarquer à dix ans, alors qu'elle était déjà une grande fille balbutiant ses premiers mots de danois sur le pont du bateau qui les emmenait en Europe. Les Danois n'avaient certainement pas une échine de pionniers ; et pourquoi en auraient-ils eu une ? Si bien que Greta le leur pardonnait – du moins la plupart du temps. Elle le pardonnait tout particulièrement à Einar, son premier professeur d'art plastique et son second mari. En ce printemps 1925, ils étaient mariés depuis plus de six ans : certains matins, elle avait l'impression que ces

années avaient duré six semaines ; et, d'autres fois, six longues vies bien remplies.

Einar et Greta s'étaient rencontrés à l'Académie royale des beaux-arts, le 1<sup>er</sup> septembre 1914, quelques semaines seulement après que le Kaiser eut franchi avec fracas les collines de Belgique et du Luxembourg. Greta avait dix-sept ans. Einar, âgé de vingt-trois ans, célibataire, donnait déjà des cours de peinture et, dès lors, se montrait timide et mal à l'aise avec les adolescents. Quant à Greta, elle avait déjà ses larges épaules et le maintien d'une fille qui aurait passé son enfance à cheval. Elle se laissait pousser les cheveux jusqu'à la taille, ce qui semblait un peu provocant sous les rares becs de gaz éclairant encore certaines rues de Copenhague. Les Danois l'excusaient parce qu'elle venait de Californie, une contrée que presque personne n'avait vue et où, s'imaginaient-ils, les gens vivaient dans des maisons toutes ouvertes à l'ombre des palmiers et n'avaient qu'à se baisser pour ramasser des pépites d'or enfouies dans la terre noire de leurs jardins.

Un jour, Greta s'épila les sourcils, et ils ne repoussèrent jamais, ce qu'elle trouva finalement plus pratique. Chaque matin, elle les redessinait à l'aide d'un crayon gras acheté au troisième étage du Magasin du Nord, où les femmes en *situation de beauté*\*<sup>1</sup> faisaient discrètement leurs courses. Greta avait pris la fâcheuse habitude de se triturer les narines dès qu'elle ouvrait un livre, ce qui lui avait déjà laissé quelques petites marques qu'elle trouvait disgracieuses. Elle croyait être la femme la plus grande de Copenhague, ce qui n'était probablement pas vrai – il y avait aussi Grethe Janssen, la maîtresse du maire, une beauté au corps de liane que l'on voyait déambuler dans les magasins du grand hall de l'*Hôtel*

1. Les mots en italique et suivis d'une étoile sont en français dans le texte.

*d'Angleterre*, vêtue de robes de soirée ornées de perles de cristal, même en plein jour.

En tout cas, Greta ne s'imaginait pas le moins du monde prête pour le mariage. Lorsqu'un jeune homme – qu'il s'agisse de l'héritier d'une famille d'aristocrates sur le déclin ou bien du fils d'un magnat de l'acier américain en visite en Europe pour un an – l'invitait à un spectacle de ballet ou à une promenade sur les canaux de Christianshavn, sa première pensée était toujours : « Tu ne m'auras pas. » Sa seule ambition était d'être une artiste bohème : une femme éternellement jeune, libre de peindre toute la journée et dont la vie sociale commençait à minuit, quand elle se retrouvait avec huit de ses camarades chez *Sebastian*, son pub préféré, pour siffler deux verres de Peter Herring parfumé à la cerise, avant que n'apparaissent dans l'encadrement de la porte, vers une heure du matin, les visages allongés des policiers venus assurer la fermeture de l'établissement pour la nuit.

En son for intérieur Greta savait toutefois que ce souhait était non seulement stupide, mais aussi irréalisable. Jamais, au grand jamais, on n'aurait permis à la jeune Mlle Greta Waud de vivre ainsi.

Petite fille, elle remplissait des pages et des pages de son cahier de classe de ce seul nom : « Greta Greta Greta », laissant délibérément tomber le « Waud », comme pour tester l'effet d'être seulement Greta, un nom que personne ne lui donnait. Elle ne voulait pas que les gens sachent qui était sa famille. Même adolescente, elle refusait tout réseau de relations. Elle méprisait tous ceux qui s'appuyaient trop sur leurs ascendants. Quel intérêt ?

Elle était arrivée au Danemark enfant, au moment où son père, un homme portant favoris, y prenait son poste d'ambassadeur. « Pourquoi as-tu envie de faire ça ? » avait demandé Greta lorsqu'il lui avait appris la nouvelle. – Greta, sois gentille, avait coupé sa mère. C'est ton père, ne l'oublie pas. » Ce

que Greta oubliait, c'était que la mère de son père, sa propre grand-mère, Gerda Carlsen, en souvenir de laquelle on l'avait appelée Greta, était une Danoise aux cheveux blond cendré. Élevée à Bornholm, Gerda s'était rendue célèbre en ornant ses oreilles de coquelicots rouge sang – et aussi pour avoir été la première fille de la famille à quitter son île de la Baltique, non pour se rendre à Copenhague comme la plupart des jeunes gens, mais pour aller en Californie, ce qui, dans les esprits de l'époque, équivalait à aller sur la Lune. Il lui avait suffi de quelques années passées à s'occuper des chevaux dans un ranch bien choisi pour attirer l'attention d'Apsley Waud père et, très vite, la grande fille de Bornholm, avec ses coquelicots piqués dans ses longs cheveux qui lui descendaient jusqu'aux fesses, s'était retrouvée matrone californienne. Aussi, lorsque le père de Greta avait annoncé à sa fille qu'il ramenait la famille au Danemark, ça n'avait pas été très gentil à elle de ne pas faire le rapprochement (elle le reconnut elle-même), de ne pas comprendre que c'était une façon pour lui de rendre hommage à sa mère, à Gerda Carlsen Waud aux yeux bleus, morte le jour où, tout jeune homme, il l'avait emmenée au bord de la falaise surplombant l'Arroyo Seco, à Pasadena, afin de la photographier devant le panorama. Là, il avait vu avec horreur le sol rongé par les fourmis se dérober sous les pieds de sa mère, la faisant chuter sur la branche en Y d'un sycamore noueux, en contrebas, dans le canyon.

À l'Académie royale des beaux-arts, à l'automne 1914, Greta supposait que les conversations, surtout parmi les administrateurs, portaient sur deux sujets : la guerre et elle. Partout où elle passait, elle produisait une vive impression, avec sa longue chevelure blonde ondulant comme une traîne derrière elle. Et plus spécialement en Californie du Sud. L'été précédent, en effet, lorsqu'elle était retournée là-bas prendre des leçons de tennis et d'équitation, elle s'était un beau jour sentie attirée par le jeune livreur de la boucherie,

un jeune homme aux cheveux noirs et bouclés. De sa main puissante et chaude, il la hissa sur le siège de bois, à côté de lui, et, ensemble, ils parcoururent Wilshire Boulevard dans les deux sens. Elle le regardait manipuler les crochets de fer tandis qu'il déchargeait les rôtis de porc et les gigots d'agneau devant les demeures de Hancock Park. Sur le chemin du retour, il n'essaya pas une seule fois de l'embrasser, ce qui déçut beaucoup Greta, qui se demanda si ses cheveux blonds avaient la bonne longueur. Le garçon la quitta sur un simple : « À bientôt », et Greta, haussant les épaules, alla s'enfermer dans sa chambre. Mais le lendemain matin, au petit déjeuner, sa mère lui demanda d'un air pincé :

– Ma chère Greta, pourrais-tu m'expliquer l'origine de ceci ?

Dépliant une page de l'*American Weekly*, elle pointa une notule plutôt sibylline qui disait : « La jeune Greta Waud a-t-elle l'intention de faire carrière dans la boucherie ? » Pendant des semaines, la peur d'une allusion à l'affaire dans les pages « Société » du journal avait assombri la maison. Chaque matin, le sang de la famille se glaçait en entendant le sifflet du livreur de journaux. Même si l'histoire ne fut pas divulguée, rien ne put arrêter les commérages. Pendant deux jours, le téléphone ne cessa de sonner au premier étage. Le père de Greta ne pouvait plus aller déjeuner au California Club et sa mère eut un mal fou à trouver un nouveau boucher. Les parents décidèrent finalement d'annuler leur été en Californie et rentrèrent à Copenhague en août, à temps pour assister aux aurores boréales et aux feux d'artifice dans le parc de Tivoli.

C'est en septembre de la même année, quand les grondements de la guerre se faisaient déjà entendre, que Greta entra à l'Académie royale. Le premier jour de classe, elle se sentit très surprise lorsque Einar, debout devant un tableau noir mal effacé, lui demanda soudain :

– Et vous, mademoiselle, votre nom ?

Quand elle eut répondu, Einar – ou plutôt le professeur Wegener, comme elle le désignait alors dans son esprit – inscrivit le nom dans le livre de classe et poursuivit sa leçon. Il la fixa encore une fois de ses grands yeux marron puis détourna son regard. À en juger par son attitude un peu railleuse, Greta se dit qu’il n’avait sans doute jamais rencontré d’Américaine de sa vie. Elle rejeta une mèche de cheveux par-dessus son épaule d’un geste vif, comme si elle agitait un drapeau.

Par la suite, dans le courant de l’année, on avait dû renseigner Einar sur la fonction d’ambassadeur de son père et peut-être même sur l’histoire du garçon boucher – oui, les rumeurs traversaient l’Atlantique, même à l’époque, car Einar se montra encore plus mal à l’aise avec elle. Greta était déçue de voir qu’il faisait partie de ces hommes pour qui il est impossible de se comporter avec naturel devant une fille riche. Ce qui la mettait hors d’elle, car elle n’avait jamais demandé sa fortune. Einar était incapable de lui conseiller les tableaux à voir en priorité au Kunststudstillingen, pas plus que de lui indiquer le meilleur chemin pour se rendre au magasin de fournitures pour peintres près de Kommunehospitallet. Elle l’invita à l’ambassade américaine à une réception donnée à l’occasion de la venue d’un armateur du Connecticut, mais il refusa. De même qu’il refusa de l’accompagner à une soirée à l’opéra. Il la regardait à peine lorsqu’il lui adressait la parole. Mais elle n’hésitait pas à l’observer fixement, aussi bien de près que de loin, à travers la fenêtre, quand il traversait la cour de l’Académie de ses petits pas rapides. Il avait le buste menu, le visage rond, la peau très pâle et les yeux si sombres que Greta ne parvenait pas à imaginer ce qui se cachait derrière. Il suffisait qu’elle lui parle pour qu’il rougisse jusqu’aux oreilles. Il était comme un enfant et c’est ce qui fascinait Greta, qui avait toujours été si grande pour son

âge et si ouverte que tout le monde l'avait toujours plus ou moins traitée en adulte, même quand elle était petite. Un jour, elle lui avait demandé : « Êtes-vous marié, professeur ? », ce qui avait fait battre ses paupières de manière incontrôlée. Il avait avancé les lèvres en essayant de prononcer ce petit mot devenu soudain extraordinaire : « Non. »

Des rumeurs circulaient au sujet du professeur Wegener parmi les autres étudiants. « Descendait d'une famille de gnomes », disait une fille. « Avait été aveugle jusqu'à l'âge de quinze ans », assurait une autre. « Il serait né dans un marécage », prétendait un garçon qui essayait d'attirer l'attention de Greta. Ce garçon peignait des images de statues grecques et Greta ne trouvait rien ni personne de plus ennuyeux que lui. Lorsqu'il lui demanda un jour de l'accompagner à Tivoli pour monter sur la grande roue, elle se contenta de lever les yeux au ciel. « Eh bien ! ce n'est pas le professeur Wegener qui viendra avec toi, si c'est ce que tu attends », répliqua-t-il en donnant un coup de pied sur le tronc d'un orme.

À la maison, depuis l'incident du garçon boucher, sa mère la surveillait toujours lorsqu'elle rentrait le soir, mais elle ne lisait jamais rien dans les yeux de sa fille. Un soir, elle finit par lui dire :

– Greta, ma chérie, si tu ne trouves pas de cavalier pour ta fête d'anniversaire, je me verrai obligée d'en trouver un pour toi.

Elle faisait de la tapisserie devant la cheminée du petit salon et Greta entendait, au premier étage, son frère Carlisle en train de jouer dans sa chambre avec une balle de tennis.

– Je suis sûre que le fils de la comtesse von der Recke serait ravi de t'accompagner, disait Mme Waud. Bien sûr, il ne danse pas, mais c'est un assez joli garçon, si l'on fait abstraction de son horrible bosse, n'est-ce pas Greta ?

La mère de Greta leva vers sa fille son visage aigu. Le feu,

dans la cheminée, s'étiolait doucement tandis que le *tap-tap-tap* de la balle de Carlisle remplissait la pièce et faisait trembler le lustre.

– Quand s'arrêtera-t-il ? s'exclama Mme Waud d'un ton cassant. Cette stupide balle de tennis ! – elle replia sa tapisserie et se leva d'un bond, telle une flèche accusatrice lancée en direction de la chambre de Carlisle. Au fait, il reste toujours Carlisle, soupira-t-elle – puis, comme si le feu dans la cheminée avait soudain redoublé de vigueur, illuminant le salon, elle reprit : Oui, c'est juste. Il reste Carlisle. Pourquoi n'irais-tu pas avec Carlisle ? Il n'a pas trouvé de cavalière, lui non plus. Vous pourrez vous y rendre ensemble – l'anniversaire du couple jumeau.

Mais Greta, qui était restée dans l'encadrement de la porte, protesta d'un grand geste en disant :

– Carlisle ? Je ne peux pas y aller avec Carlisle ! Ce ne serait pas drôle du tout. Et puis je suis tout à fait capable de me trouver un cavalier.

Les sourcils de Mme Waud, d'un gris de plume de pigeon, dessinèrent un arc de cercle sur son front. Elle s'exclama :

– Oh, vraiment ? Et de qui s'agit-il ?

Greta sentit ses ongles s'enfoncer dans la paume de sa main au moment où elle disait :

– Tu verras bien. J'amènerai qui je veux. Pas question de m'y rendre avec mon propre frère – elle jouait avec ses cheveux, tout en observant sa mère ; au premier, le *tap-tap-tap* de la balle n'avait pas cessé. Oui, tu verras bien, poursuivait-elle ; après tout, je vais avoir dix-huit ans.

La semaine suivante, Greta arrêta Einar sur les escaliers de l'Académie royale. Il se tenait à la rampe blanche lorsqu'elle posa la main sur son poignet et dit :

– Pourrais-je vous parler une seconde ?

Il était tard et la cage d'escalier était déserte. Le professeur Wegener portait un costume marron avec un col blanc

légèrement jauni. Il avait à la main une petite toile blanche de la taille d'un livre.

– Nous organisons un dîner pour mon anniversaire, dit Greta, je vais avoir dix-huit ans. Moi et mon frère jumeau – puis elle ajouta : Je me demandais si vous accepteriez de venir ?

Le visage d'Einar se décomposa ; on eût dit qu'il avait absorbé de la nourriture avariée.

– Mademoiselle, je vous en prie, finit-il par dire, vous feriez peut-être mieux de vous inscrire à un autre cours ? Ce serait préférable.

Et il porta la main à son cou, comme si quelque chose de précieux y était suspendu.

C'est alors que Greta se rendit compte que par certains côtés le professeur Wegener était plus jeune qu'elle. Il avait un visage d'adolescent, avec une petite bouche et des oreilles toujours rouges. Une mèche de cheveux châtain clair retombait de manière espiègle sur son front. Une voix souffla alors à Greta de prendre ce visage dans ses mains. Au moment où ses doigts effleurèrent les joues d'Einar, celui-ci sursauta légèrement puis s'immobilisa. Elle tenait le visage étroit de son professeur et sentait ses tempes chaudes entre ses paumes. Einar la laissa faire. Puis elle l'embrassa, la petite toile blanche coincée entre eux. C'est alors qu'elle comprit qu'Einar Wegener n'était pas seulement l'homme qu'elle avait choisi comme cavalier pour l'accompagner à la soirée de son dix-huitième anniversaire, mais qu'il était aussi l'homme qu'elle souhaitait épouser.

– N'êtes-vous pas joli garçon ? murmura-t-elle.

– Puis-je y aller ? demanda Einar, repoussant son étreinte.

– Vous voulez dire à ma soirée ?

– Eh bien, ce n'est pas...

– Bien sûr que vous pouvez venir à ma soirée. C'est même ce que je vous demandais.

Alors, à leur étonnement mutuel, Einar tourna son visage vers Greta pour recevoir un deuxième baiser.

Mais, avant même son anniversaire, le père de Greta décréta qu'ils n'étaient plus en sécurité en Europe. C'était juste après l'attaque de la France par l'Allemagne. Il renvoya toute sa famille au pays.

– Si le Kaiser traverse la Belgique, qu'est-ce qui l'empêche de faire un petit détour par ici ? lança-t-il dans la salle à manger.

– Très juste, renchérit la mère, affairée à remplir ses malles.

Greta s'embarqua sur le *Princess Dagmar* avec l'impression d'être une réfugiée en fuite : elle emportait seulement dans sa poche un petit mot d'Einar qui disait : « Je vous en prie, oubliez-moi. C'est probablement la meilleure chose à faire. »

Et maintenant, dix ans plus tard, en ce printemps humide de 1925, Greta avait l'impression de détenir un secret à propos de son mari. Pendant les premières semaines qui suivirent la séance de pose dans la robe d'Anna, ni l'un ni l'autre n'en reparlèrent. Ils travaillaient chacun de son côté, en prenant soin de ne pas se gêner. Le portrait d'Anna était achevé, et Greta était en quête d'une nouvelle commande. Une ou deux fois, pendant le dîner, ou bien en lisant au lit, tard dans la nuit, quelque chose lui avait fait penser à la robe et elle avait failli appeler son mari Lili. Mais elle s'était retenue. Une seule fois, répondant à l'une de ses questions, elle avait murmuré : « De quoi parles-tu, Lili ? » Mais elle s'en était excusée aussitôt. Ils avaient éclaté de rire et elle l'avait embrassé sur le front. Puis elle n'y avait plus repensé, comme si Lili était devenue l'un des personnages d'une pièce de théâtre qu'ils avaient vue au Folketeatret.

Mais, un soir, alors que Greta était en train de lire à la

lueur de la lampe un article sur les sociaux-libéraux dans le *Politiken*, Einar s'approcha d'elle, s'assit à ses pieds et posa la tête sur ses genoux. Elle sentait sa chaleur contre ses cuisses tout en lisant le journal. Elle se mit alors à lui caresser les cheveux, retirant sa main de temps à autre pour tourner les pages. Quand elle eut fini, elle plia son journal et s'appêta à faire des mots croisés après avoir sorti un crayon de l'une des multiples poches de sa blouse.

– J'ai beaucoup pensé à elle, dit Einar.

– À qui ?

– À la petite Lili.

– Alors, pourquoi ne pas la revoir ? répondit Greta, relevant à peine les yeux et caressant de son doigt taché d'encre sa cicatrice de varicelle.

Greta était capable de dire des choses sans vraiment les penser, poussée par son esprit de contradiction ou par son goût pour les extrêmes. Depuis qu'ils étaient mariés, elle n'avait cessé de faire des propositions souvent absurdes : pourquoi ne retournerions-nous pas à Pasadena pour cultiver des oranges ? Pourquoi ne créerions-nous pas dans notre appartement une clinique pour les prostituées d'Istedgade ? Pourquoi ne pas nous installer dans un endroit nouveau, comme le Nevada, où personne ne saurait qui nous sommes ? Tant de paroles sont ainsi lancées entre époux mais, heureusement, la plupart se contentent de flotter, la tête en bas, petites et noires comme des chauves-souris, et tout aussi inoffensives. Du moins, c'était ainsi que Greta voyait la chose ; quant à ce que pensait Einar, elle aurait été incapable de le dire.

Elle avait essayé une fois de peindre une chauve-souris endormie – de peindre cette double peau qui recouvre le corps de l'animal –, mais sans succès. Elle manquait de technique pour rendre les longs doigts et le petit pouce griffu, ainsi que le gris translucide des ailes ouvertes. Elle ne s'était jamais entraînée à peindre l'arrière-train des animaux. Einar, qui

glissait parfois dans ses paysages une truie ou un moineau, ou même Edvard IV, avait promis de lui apprendre. Mais, chaque fois qu'ils s'installaient pour se mettre au travail, survenait un incident : un télégramme de Californie, ou le *ping!* de la blanchisseuse, ou un coup de téléphone de l'un des supérieurs d'Einar – en général des hommes titrés aux cheveux déjà grisonnants, qui vivaient derrière des volets verts toujours fermés avec un crochet.

Quelques jours plus tard, Greta revenait d'un rendez-vous avec un galeriste qui avait fini par refuser ses tableaux. Le marchand, un bel homme avec sur le cou un grain de beauté gros comme une tache de chocolat, ne l'avait pas vraiment mise à la porte ; mais, à la façon dont il s'était gratté le cou, Greta avait compris qu'il n'était pas impressionné par son travail. « Seulement des portraits ? » avait-il demandé. Comme tout Copenhague, il savait que Greta était mariée à Einar Wegener. C'est pourquoi il s'attendait à ce qu'elle peignît des paysages pittoresques. « N'avez-vous jamais pensé que vos tableaux sont peut-être trop... – il chercha un instant le mot juste – trop exaltés ? » Ce mot la fit littéralement bouillir, elle sentit la chaleur monter sous sa robe, celle avec des revers de smoking. Trop exaltés ? Comment pouvait-on qualifier quoi que ce soit de « trop exalté » ? Elle avait arraché son carton à dessins des mains du marchand et tourné les talons. Elle avait encore chaud et son visage était humide de sueur quand elle arriva en haut des escaliers de la maison des Veuves.

En entrant, elle vit assise sur la chaise de corde une jeune fille qu'elle ne reconnut pas sur-le-champ. La jeune fille était tournée vers la fenêtre, un livre à la main et Edvard IV sur ses genoux. Elle était vêtue d'une robe bleue ornée d'un col blanc amovible et portait à son cou l'une des chaînes en or de Greta. La jeune fille – Greta la connaissait-elle ? – sentait le lait et la menthe.

En dessous, le marin continuait d'injurier sa femme et,

chaque fois que le mot «pute» traversait les lattes du plancher, le cou de la jeune fille se teintait de rose. Puis retrouvait sa pâleur. «*Luder!*» hurlait l'homme sans pouvoir s'arrêter, et Greta voyait la gorge de la fille passer du blanc au rose.

– Lili? finit-elle par appeler.

– C'est un très beau livre, enchaîna Lili en montrant l'*Histoire de la Californie* que le père de Greta leur avait envoyée dans une caisse qui contenait aussi des boîtes de citronnade, leur provision annuelle de Pure Pasadena Extract, ainsi que de l'essence d'eucalyptus pour se vaporiser le visage.

– Je ne veux pas te déranger, dit Greta.

Lili émit un léger murmure. Edvard IV grognait de contentement, les oreilles dressées. La porte de l'appartement était restée ouverte et Greta n'avait pas encore enlevé son manteau. Lili reprit sa lecture et Greta regarda le cou si pâle qui émergeait des pétales du col. Greta ne savait pas ce que son mari attendait d'elle, maintenant. Elle se disait que cet instant était important pour lui et qu'elle le laisserait la guider – ce qui n'était pas dans sa nature. Elle se tenait debout dans l'entrée, une main sur la poignée de la porte, tandis que Lili restait tranquillement assise sur sa chaise, dans un rayon de soleil. Elle semblait ignorer Greta, qui espérait la voir se lever pour prendre ses mains dans les siennes. Mais elle ne bougea pas et Greta finit par comprendre qu'elle ferait mieux de laisser Lili toute seule, si bien qu'elle referma la porte de l'appartement et descendit les escaliers très sombres jusque dans la rue, où elle rencontra la blanchisseuse cantonaise.

Un peu plus tard, en revenant à la maison des Veuves, elle trouva Einar en train de peindre. Il portait son pantalon de tweed à carreaux et avait retroussé ses manches de chemise. Au-dessus de son gros nœud de cravate, sa tête paraissait petite. Il avait le visage plein et les joues roses, et mordillait de sa petite bouche boudeuse le bout de son pinceau.

– Ça commence à venir, dit-il avec entrain, j'ai enfin trouvé

le bon mélange pour rendre la neige sur la lande. Tu veux voir?

Einar peignait des tableaux si petits qu'on pouvait tenir les toiles à bout de bras. Ce tableau-là était particulièrement sombre – un étang dans un crépuscule d'hiver; seul un mince liseré de neige sale séparait le sol boueux du ciel.

– C'est l'étang de Bluetooth? dit Greta.

Depuis peu, elle s'était lassée des paysages d'Einar. Elle ne comprenait pas comment il pouvait repeindre les mêmes lieux à l'infini. Il allait achever ce morceau de lande ce soir et en commencer un autre le lendemain matin.

Il y avait une miche de pain de seigle sur la table. Einar était allé faire des courses, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il y avait aussi un paquet de crevettes sur de la glace et une assiette de tranches de bœuf. Également des petits oignons ronds au vinaigre, qui rappelèrent à Greta les perles dont elle faisait, tout enfant, des colliers avec Carlisle, quand il était encore trop handicapé pour jouer dehors.

– Lili est-elle venue? demanda-t-elle.

Greta ressentait le besoin d'en parler et savait fort bien qu'Einar se tairait.

– Pendant une heure. Peut-être moins. Est-ce que tu sens encore son odeur? son parfum?

Il rinçait ses pinceaux dans une eau à peine blanchie qui ressemblait au petit-lait dont Greta avait dû se contenter lorsqu'elle était rentrée au Danemark après la guerre.

Greta ne savait pas quoi dire; elle ne savait pas ce que son mari voulait qu'elle dise.

– Est-ce qu'elle reviendra?

– Seulement si tu le souhaites, répondit Einar, le dos tourné.

Il avait des épaules d'adolescent. Il était si menu que Greta avait souvent l'impression qu'elle pourrait faire deux fois le tour de sa taille avec ses bras. Elle vit trembler son

épaule droite tandis qu'il rinçait ses pinceaux, et une voix intérieure lui souffla de se saisir de ses bras et de lui murmurer de se calmer. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il puisse vivre ses fantasmes, mais elle ressentait en même temps un besoin irréprouvable de le serrer contre elle et de lui dicter sa conduite concernant Lili. Ainsi, ils se tenaient là, tous les deux, debout dans l'appartement de la maison des Veuves, devant les fenêtres obscurcies par la brume : Greta enlaçait Einar, qui gardait ses bras raidis le long du corps. Elle finit par lancer – sans vraiment réfléchir :

– C'est à Lili de décider. On fera ce qu'elle voudra.

En juin, la ville organisait un bal des artistes à l'hôtel de ville. Greta garda l'invitation pendant une semaine dans sa poche, ne sachant que faire. Einar avait dit récemment qu'il ne souhaitait plus assister à aucun bal. Mais Greta avait une autre idée ; elle avait su lire dans les yeux d'Einar un désir qu'il n'était pas préparé à admettre.

Un soir où ils allaient au théâtre, elle lui avait demandé gentiment :

– N'as-tu pas envie de t'y rendre en Lili ?

Elle avait deviné que c'était ce qu'il voulait. Mais jamais il n'aurait osé l'avouer ; il lui confiait rarement quoi que ce fût, à moins qu'elle ne l'y poussât ; alors, il vidait son cœur et elle l'écoutait patiemment, le menton appuyé sur son poing.

Ils se trouvaient au Théâtre royal, au dernier balcon. Le velours rouge sur les accoudoirs des fauteuils était usé jusqu'à la corde et on pouvait lire sur le rideau : EJ BLOT TIL LYST. Les parquets de chêne venaient d'être cirés et il flottait dans l'air une odeur douceâtre de médicament qui rappelait à Greta celle de leur appartement quand Einar avait fait le ménage.

Les mains d'Einar tremblaient, et son cou devenait tout rose. Ils étaient placés presque à la hauteur du chandelier électrique, avec ses grosses boules de verre fumé. La lumière faisait voir un léger duvet sur les joues d'Einar, juste au-

dessous des oreilles, là où la plupart des hommes ont des favoris. Sa barbe était si inexistante qu'il ne se rasait qu'une fois par semaine ; même les poils de sa moustache étaient si clairsemés que Greta pouvait presque les compter. Ses joues étaient d'un rose délicat, que Greta lui enviait parfois en le regardant du coin de l'œil.

Les musiciens de l'orchestre accordaient leurs instruments avant d'entamer la longue ouverture de *Tristan et Isolde*. Le couple assis à côté d'eux était en train d'enlever discrètement leurs chaussures de soirée.

– Je croyais que nous avions décidé de ne pas aller au bal cette année, finit par dire Einar.

– Rien ne nous y oblige. Je pensais seulement...

On éteignit les lumières et le chef d'orchestre s'avança dans la fosse. Pendant les cinq heures qui suivirent, Einar demeura figé, jambes serrées, tenant son programme à la main. Greta savait qu'il pensait à Lili comme à une sorte de sœur cadette qui aurait déserté longtemps la maison familiale et serait enfin revenue. Ce soir-là, Anna tenait le rôle de Brangäne, la servante d'Isolde. Sa voix n'avait pas la beauté d'une soprano, mais elle était chaude et bien placée ; à quoi d'autre devrait ressembler une voix de servante ? « Bien des femmes parmi les plus intéressantes que je connaisse ne sont pas particulièrement belles », dirait Greta quelques heures plus tard, avant de s'endormir, la main glissée sous la hanche de son mari, encore à peine consciente, au point de ne plus savoir si elle se trouvait en Californie ou à Copenhague.

Le lendemain, en revenant de chez un autre galeriste – un homme trop terne et trop insignifiant pour qu'elle se sente blessée par son refus –, Greta alla embrasser Einar. Le fantôme de Lili était là sur sa peau, dans ses cheveux flottait encore un parfum de lait et de menthe.

– Lili est encore venue ?

– Tout l'après-midi.

– Qu’a-t-elle fait ?

– Elle est allée chez Fonnesbech s’acheter quelques affaires.

– Toute seule ?

Einar acquiesça. Il avait fini de peindre et se reposait dans le fauteuil en noyer, le *Politiken* ouvert devant lui et Edvard IV roulé en boule à ses pieds.

– Elle m’a chargé de te dire qu’elle souhaiterait se rendre au bal.

Greta ne répondit rien. Elle se comportait comme quelqu’un à qui l’on explique les règles d’un jeu nouveau : elle écoutait, hochant la tête, espérant comprendre mieux les règles une fois que le jeu aurait commencé.

– Et tu veux bien qu’elle y aille, n’est-ce pas ? demanda Einar. Ça ne te dérange pas qu’elle s’y rende à ma place ?

Greta, tout en tripotant la pointe de ses cheveux jusqu’à les emmêler, répondit :

– Pas du tout.

La nuit, elle posait souvent son bras sur la poitrine d’Einar. Quand ils s’étaient mariés, la grand-mère d’Einar leur avait donné un vieux lit bateau en bois de hêtre. À l’image des membres de la famille Wegener (à l’exception du père d’Einar), le lit était un peu petit. Si bien qu’au fil des années Greta avait pris l’habitude de dormir en diagonale, glissant ses jambes par-dessus celles d’Einar. Parfois, lorsqu’elle doutait du sens de cette vie qu’elle s’était créée au Danemark, elle avait l’impression d’être une petite fille et que son mari, avec son visage de poupée chinoise et ses petits pieds fins, était son jouet préféré. Quand Einar dormait, ses lèvres se faisaient boudeuses et luisantes. Ses cheveux retombaient autour de son visage comme une guirlande. Greta ne comptait plus les nuits qu’elle avait passées à regarder battre ses longs cils quand il faisait un cauchemar.

La nuit, le silence n’était brisé que par la sirène du ferry

qui partait pour Bornholm, l'île de la Baltique dont sa grand-mère était originaire. De plus en plus souvent, Greta restait éveillée et pensait à Lili, à son visage de paysanne, à son léger frémissement de la lèvre supérieure et à ses yeux si sombres et si brillants qu'elle semblait toujours au bord des larmes. Elle pensait à son petit nez charnu qui la faisait ressembler à un bébé encore en formation dans le ventre de sa mère.

Lili était en fin de compte encore plus timide qu'Einar. Du moins au début. Elle parlait en baissant la tête et il lui arrivait même d'être incapable de prononcer un mot. Lorsqu'elle posait une question aussi simple que : «Avez-vous entendu parler du terrible incendie qui a ravagé les docks de la Royal Greenland Trading Company?», elle regardait fixement Greta ou Anna puis détournait la tête. Lili préférait écrire des petits mots sur des cartes postales achetées à une aveugle devant la grille de Tivoli et qu'elle déposait un peu partout dans l'appartement.

Mais je ne connaîtrai personne à ce bal. Crois-tu vraiment que je doive y aller?

Est-ce bien d'abandonner Einar? Ne va-t-il pas être fâché?

Ou encore :

Je ne me trouve pas assez jolie. Donne-moi ton avis.

Greta laissait ses réponses en évidence sur une coupe de poires avant de sortir.

C'est trop tard. J'ai déjà dit à tout le monde que tu venais. Je t'en prie, ne t'en fais pas, tout le monde croit que Lili est une cousine d'Einar qui habite à Bluetooth. Certains m'ont demandé si tu avais besoin d'un cavalier, mais j'ai dit que ce

n'était pas nécessaire. C'est vrai, n'est-ce pas ? Je pensais que tu n'étais pas encore – mais est-ce le bon mot ? – prête.

Le soir, Einar et Greta dînaient souvent avec des amis dans leur café favori le long du Nyhavns Kanal. Il arrivait à Einar, un peu grisé par l'aquavit, de se vanter du succès de l'une de ses expositions. « Tout a été vendu ! » clamait-il, rappelant à Greta son frère Carlisle, qui ne cessait de se vanter de ses bonnes notes en géométrie ou de la prestance de son nouvel ami.

Mais les propos d'Einar embarrassaient Greta, qui essayait de ne pas écouter chaque fois qu'il était question d'argent ; après tout, que dire ? Ne pouvaient-ils pas prétendre que ça n'avait pour eux aucune importance ? Elle faisait les gros yeux à Einar de l'autre côté de la table, par-dessus l'arête nue et grasse du saumon qu'ils avaient mangé. Elle ne lui avait jamais mentionné le crédit que son père lui avait alloué lorsqu'elle était partie pour le Danemark, sans parler du revenu déposé sur un compte à la Landmansbank à la fin de la saison des oranges – non pas par égoïsme, mais parce qu'elle-même savait trop bien que tout cet argent risquait de la transformer complètement en quelqu'un d'autre, quelqu'un dont elle n'apprécierait pas du tout la compagnie. Un jour, regrettable, elle avait même acheté la totalité des appartements de la maison des Veuves, mais ne put jamais l'avouer à Einar, qui, chaque mois, allait déposer le montant du loyer à la Landmansbank en traînant un peu les pieds. Greta savait qu'elle avait fait une erreur, mais comment rattraper les choses maintenant ?

Quand Einar s'excitait un peu trop, il frappait du poing sur la table en remuant la tête, et ses cheveux retombaient sur son visage, le col de sa chemise s'ouvrait, laissant voir sa poitrine lisse et rose. Pas la moindre graisse sur ce buste, à l'exception des seins, ronds comme de petites pommes. Greta

lui tapait alors sur le poignet en lui demandant de modérer sa consommation d'aquavit, comme sa mère le faisait autrefois avec elle, lorsqu'elle était plus jeune et forçait un peu sur les cocktails au Valley Hunt Club. Mais on aurait dit qu'Einar ne comprenait jamais ses mises en garde, et il portait à nouveau le verre à ses lèvres, souriant à tout le monde, comme en quête d'approbation.

Einar n'avait pas un physique ordinaire : de cela, Greta ne doutait pas un instant. Ainsi, lorsque sa chemise s'ouvrait plus largement, chacun pouvait plonger son regard sur sa poitrine, qui était aussi troublante que celle d'une adolescente à peine pubère. Avec sa belle chevelure et son menton lisse comme de la porcelaine, on pouvait douter de sa virilité. Il était si beau que parfois les vieilles dames de Kongress Have enfreignaient la loi et lui offraient des tulipes cueillies dans un jardin public. Ses lèvres étaient plus roses que tous les bâtons de rouge à lèvres que Greta pouvait acheter au troisième étage du Magasin du Nord.

– Dis-leur pourquoi tu ne seras pas au bal, lança Greta, un soir, pendant le dîner.

Il faisait chaud et ils mangeaient dehors, autour d'une table éclairée par une torche. Quelques heures plus tôt, deux bateaux étaient entrés en collision dans le port, et l'air sentait le pétrole et le bois mouillé.

– Au bal ? demanda Einar en tournant la tête.

– Greta m'a dit que ta cousine devait arriver du Jutland, poursuivit Hélène Albeck, qui travaillait comme secrétaire pour la Royal Greenland Trading Company.

Elle était moulée dans une petite robe verte à taille basse ; un jour où elle était un peu ivre, elle avait pris la main d'Einar et l'avait pressée sur ses genoux. Einar l'avait aussitôt repoussée, à la grande satisfaction de Greta, qui avait assisté à la scène grâce à une petite fente dans la porte de la cuisine.

– Ma cousine ? reprit Einar, un peu confus.

Sa lèvre supérieure devint humide et il resta muet : on eût dit qu'il ne savait plus parler.

Ce genre d'incident se produisit plusieurs fois. Greta évoquait Lili devant des amis, même devant Anna, et chaque fois Einar relevait brusquement la tête, semblant ignorer totalement qui elle était. Jamais, par la suite, ils ne reparlaient ensemble de ces quiproquos enfantins : Lili qui ? Ah oui, Lili. Ma cousine ? Ah oui, ma cousine, Lili. Et, le lendemain, c'était la même chose. Comme si leur petit secret était seulement le petit secret de Greta, comme si elle complotait derrière son dos. Elle envisagea d'aborder le sujet avec lui mais décida d'y renoncer. Elle craignait peut-être de le blesser, ou bien qu'il lui reproche son ingénierie. Mais peut-être sa plus grande peur était que Lili disparaisse à jamais, avec son col blanc flottant au vent, la laissant toute seule dans la maison des Veuves.

Le père d'Einar était un exploitant en céréales qui n'avait pas réussi et s'était fait expulser de la Société des cultivateurs de la Lande. La première nuit qu'il avait passée hors de la ferme maternelle de Bluetooth, ce fut pour se rendre à Skagen, à la pointe du Danemark, afin de ramener sa future femme qui vivait dans un magasin où l'on réparait les filets de pêche. Il avait dormi dans une auberge au toit d'algues séchées et s'était réveillé le lendemain matin pour se marier. La seconde et dernière fois qu'il avait quitté Bluetooth, ce fut pour retourner à Skagen avec le corps de sa femme décédée et son bébé, Einar, enveloppé dans une couverture. Comme le sol autour de Skagen était trop dur pour y creuser une tombe, on avait enveloppé le corps de la mère d'Einar dans un filet de pêche et on l'avait déposé, comme une ancre, au fond de la mer glacée. La semaine précédente, une grosse vague grise avait détruit l'auberge au toit d'algues, si bien que le père avait dormi dans le magasin de filets, parmi les cordages et les aiguilles rouillées, dans ce léger parfum de primevère qui avait été celui de sa femme.

Le père d'Einar était grand et frêle, avec des os fragiles. Il marchait avec une canne en bois noué et se tenait aux meubles. Quand Einar était petit, son père était sans cesse cloué au lit par toutes sortes de maux que le docteur se contentait de qualifier de « rares ». L'enfant jetait souvent un œil dans la

chambre du malade quand celui-ci dormait. Il remarquait la salive accumulée au coin des lèvres, qui formait des bulles à chaque respiration. Alors il s'avancait sur la pointe des pieds jusqu'à toucher les boucles blondes de son père. Einar avait toujours rêvé d'avoir de tels cheveux, si épais qu'un peigne d'argent pouvait s'y planter aussi joliment qu'une breloque sur un arbre de Noël. Mais encore plus attrayante que sa chevelure était sa maladie, cette maladie mystérieuse qui lui pompait son énergie, rendait ses yeux laiteux et ses doigts jaunes et fragiles. Einar trouvait cet homme très beau – un homme perdu dans sa coquille devenue inutile. Un homme vaincu par un corps qui ne faisait plus rien pour lui.

Certains jours, Einar grimpeait dans le petit lit en bois et se glissait sous l'édredon. Sa grand-mère avait mis dans les trous de sa tétine de minuscules boules de gomme à la menthe, si bien que le lit avait un parfum vert et frais. Einar s'allongeait, la tête enfouie dans l'oreiller, et le jeune Edvard II venait se lover entre lui et son père, sa petite queue blanche battant contre les couvertures. Le chien grognait, soupirait, puis se mettait à renifler. Einar l'imitait. Il le faisait parce qu'il savait à quel point le malade aimait Edvard, et il voulait être aimé de la même façon.

Einar restait là un moment et sentait la faible chaleur dégagée par le corps décharné dont il pouvait voir les côtes à travers la chemise de nuit. Les veines verdâtres de sa gorge semblaient battre avec peine. Einar agrippait la main paternelle et la tenait dans la sienne jusqu'à ce que sa grand-mère, une femme petite et trapue, fasse son apparition dans la chambre et chasse l'enfant : «Tu ne fais qu'empirer les choses», avait-elle l'habitude de dire, trop prise par le travail aux champs et par les voisins venus témoigner leur sympathie et s'occuper d'Einar.

Pourtant, malgré son admiration, Einar en voulait à cet homme fragile, qui le grondait parfois lorsqu'il s'amusait

avec sa pelle à creuser des trous dans la tourbe des marais. Sur la table de nuit, à côté de son lit de malade, il y avait un daguerréotype ovale représentant sa femme, les cheveux tressés en couronne autour de la tête, les yeux d'un gris argent. Chaque fois qu'Einar s'en emparait, son père le lui retirait des mains en disant : « Tu la déranges. » En face du lit se trouvait l'armoire où étaient encore suspendus ses vêtements, exactement comme ils l'étaient le jour où elle avait donné naissance à Einar : un tiroir rempli de jupes de feutrine avec des petits cailloux cousus dans l'ourlet, afin de les empêcher de s'envoler ; un autre plein de sous-vêtements de laine, gris comme le ciel ; sur des cintres, quelques robes en gabardine avec des manches gigot ; sa robe de mariée, maintenant jaunie, pliée dans un tissu qui se déchirait dès qu'on le touchait. Il y avait aussi un sac fermé par une cordelette coulissante contenant un collier de perles d'ambre, une broche en camée et un petit diamant monté sur crochets.

De temps en temps, dans un brusque accès de santé, son père quittait la ferme. Un jour qu'il revenait de chez le voisin où il était resté une heure à bavarder, il trouva Einar, alors âgé de sept ans, le nez dans les tiroirs, le collier d'ambre autour du cou, un fichu jaune sur la tête qui retombait dans son dos comme une longue et belle chevelure.

Le visage de l'adulte s'empourpra et ses yeux semblèrent rentrer dans leurs orbites. Einar entendait la colère gronder dans sa gorge :

– Tu n'as pas le droit de faire ça ! dit-il. Les petits garçons ne peuvent pas faire ça !

Et l'enfant répliqua :

– Mais pourquoi pas ?

Son père mourut alors qu'Einar avait quatorze ans. Les fossoyeurs se firent payer dix couronnes de plus afin de creuser un trou assez long pour contenir son cercueil. Au cimetière, sa grand-mère, qui avait maintenant perdu tous ses enfants,

offrit à Einar un petit carnet à couverture d'étain. « Tu y noteras tes pensées secrètes », lui conseilla-t-elle ; son visage, rond et plat comme une soucoupe, exprimait le soulagement d'être enfin débarrassée d'un fils étrange et improductif. Le carnet avait les dimensions d'une carte à jouer et était muni d'un petit crayon en lapis-lazuli fixé sur la tranche par des brides en cuir d'autruche. Elle l'avait dérobé à un soldat prussien endormi, à l'époque où la Confédération germanique occupait le Jutland pendant la guerre de 1864. « Lui ai pris son carnet et l'ai abattu », disait-elle parfois en mâchant son fromage.

Bluetooth devait son nom au premier roi du Danemark. Personne ne savait vraiment quand le village avait été fondé ni d'où venaient exactement ses habitants, même si la légende voulait que des pionniers de Greenland se fussent arrêtés sur cette terre rocailleuse afin d'y faire paître leurs moutons. Ce n'était guère plus qu'un bourg entouré de marécages. Tout, à Bluetooth, était toujours mouillé : les pieds, les chiens et, parfois, au printemps, les tapis et les murs. On avait construit une sorte de chemin en planches qui conduisait à la route principale, puis aux champs, au-delà. Chaque année, les planches étaient en partie noyées, et, en mai, au moment du dégel, les hommes de Bluetooth les reclouaient et les fixaient aux quelques parcelles jaunes de terrain solide.

Enfant, Einar avait un ami appelé Hans qui vivait à la sortie du village dans une villa en brique où se trouvait le premier téléphone de la commune. Un jour, avant qu'ils ne deviennent amis intimes, Hans avait fait payer un *öre* à Einar pour avoir le droit de soulever le combiné. Einar n'avait rien entendu – rien que l'écho statique du silence. « Si jamais tu devais appeler quelqu'un un jour, tu sais bien que je te laisserais t'en servir », lui avait promis Hans en le prenant par les épaules et en le secouant doucement.

Le père de Hans était baron. Sa mère, dont la chevelure grise était coiffée en chignon, ne lui parlait qu'en français. Hans avait des taches de rousseur sur la partie inférieure du visage et, comme Einar, était plus petit que la plupart des garçons de son âge. Mais, contrairement à Einar, Hans avait une voix mordante et rapide, celle d'un garçon plein d'énergie qui parlait avec un égal enthousiasme à son meilleur ami, à sa gouvernante corse ou au pasteur au nez rouge. C'était le genre de garçon qui, le soir, s'endormait comme une souche, épuisé et heureux, soudain plus calme que les marais. Einar le savait car, chaque fois qu'il dormait à la villa, il restait éveillé toute la nuit, trop excité pour seulement fermer les yeux.

Hans avait deux ans de plus qu'Einar, mais cela semblait ne pas compter. À quatorze ans, quoique petit pour son âge, il était néanmoins plus grand qu'Einar. Avec une tête proportionnellement plus développée que son corps, il avait l'air plus mûr que tous ses autres camarades. Il comprenait déjà les adultes qui gouvernent le monde et savait qu'ils n'apprécient guère qu'on leur signale leurs inconséquences. « Non, non, ne dis rien », conseillait-il à Einar lorsque son père, las d'être un éternel malade, rejetait vivement l'édredon et se précipitait sur la théière dès que Mme Rasmussen ou Mme Lange passaient par là pour bavarder un peu.

Il lui conseillait aussi de ne pas dire à son père qu'il voulait devenir peintre. « Tu vas changer trente-six fois d'avis. Pourquoi lui causer du souci maintenant ? » lui disait-il avec une pression des doigts sur son bras qui lui donnait la chair de poule.

Et comme Hans avait l'air de savoir tant de choses, Einar pensait qu'il avait raison.

– Les rêves ne doivent pas être partagés, déclara Hans à Einar un jour où il lui apprenait à grimper sur le vieux chêne qui se trouvait au bord des marais.

Ses racines s'enchevêtraient autour d'un rocher si blanc et si piqueté de mica qu'il était impossible de le regarder quand le soleil brillait.

– J'ai envie de m'enfuir à Paris, mais je ne vais le dire à personne. Je le garde pour moi. Un beau jour, je serai parti. C'est comme ça qu'ils l'apprendront, lui dit Hans tout en se suspendant par les pieds à une branche, sa chemise remontée jusqu'aux épaules, laissant voir les poils qui poussaient au creux de son sternum.

Si jamais il avait tout lâché, il serait tombé dans la vase et aurait proprement disparu sans laisser de trace.

Mais Hans ne disparut jamais dans la vase. Quand Einar eut treize ans, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Einar était le premier surpris, car il se serait plutôt attendu à des critiques de la part d'un tel garçon. Mais, au contraire, Hans demandait à Einar de jouer avec lui au tennis sur le court en gazon aux lignes tracées avec du sucre en poudre, à côté de la villa. Quand il se rendit compte qu'Einar était incapable de tenir une raquette, Hans lui enseigna les règles d'arbitrage en prétendant que c'était plus important. Un après-midi, Hans et ses frères – ils étaient quatre en tout – décidèrent, pour scandaliser leur mère, de jouer au tennis tout nus. Einar, vêtu d'un sweater, était assis sur un rocher couvert de lichen sous un parasol rose en papier que Hans avait fabriqué pour le protéger du soleil. Il essayait d'arbitrer le match objectivement, malgré sa très grande envie d'aider Hans à gagner. Accablé de chaleur sous son parasol, il comptait les points, annonçant, ravi : « Quarante-zéro pour Hans !... Ace pour Hans ! » tandis que les deux frères couraient après la balle sur la pelouse, leurs pénis roses sautillant joyeusement comme des petites queues de griffon, jusqu'à la balle de match. Ensuite, les trois garçons s'étaient essuyés et le bras nu et chaud de Hans avait glissé sur le dos d'Einar.

Hans possédait un cerf-volant de papier, rapporté de Berlin par la baronne. Il avait la forme d'un sous-marin et le garçon adorait le lancer dans le ciel. Il s'allongeait dans la luzerne et regardait le jouet flotter au-dessus des marécages, la pelote de ficelle serrée entre ses genoux. «Le Kaiser possédait exactement le même», disait-il souvent, un brin d'herbe entre les lèvres. Il essaya d'apprendre à Einar à le manœuvrer, mais celui-ci ne fut jamais capable de trouver la bonne orientation du vent. Des dizaines de fois, le cerf-volant s'élevait tout droit dans les airs pour retomber aussitôt en s'écrasant; et, chaque fois, Hans sursautait. Les deux garçons se précipitaient alors vers l'engin qui gisait à l'envers. Einar s'excusait toujours: «Je ne sais pas ce qui s'est passé, Hans. Je suis navré, Hans.» Et Hans ramassait son cerf-volant, le débarrassait des pissenlits et répondait: «Il est comme neuf.» Jamais Einar ne parvint à apprendre à le faire s'envoler; aussi, un jour que les deux garçons étaient allongés sur le dos dans la prairie, Hans proposa:

– Allez, c'est toi qui le diriges.

Il coinça la pelote entre les genoux d'Einar puis se recoucha dans l'herbe. Einar sentait les trous des terriers de renard sous son dos. Chaque fois que le cerf-volant tirait sur la ficelle, la bobine effectuait une rotation et le dos d'Einar se cambrait.

– C'est bien, dit Hans, guide-le avec tes genoux.

Et Einar finit par être de plus en plus à l'aise avec la ficelle, et le cerf-volant commença à dessiner des volutes dans le ciel. Les enfants riaient aux éclats, tandis que leur nez brûlait au soleil. Hans chatouillait le ventre d'Einar avec un brin d'herbe. Son visage était si proche de celui de Hans qu'il sentait sa respiration. Il eut envie de s'allonger tout contre lui, afin que leurs genoux se touchent. À ce moment précis, Hans semblait prêt à tout. Dans le ciel, le seul nuage qui restait s'effilocha peu à peu et le soleil illumina les visages des garçons. Mais, à

l'instant même où Einar allait poser son maigre genou contre celui de Hans, un méchant coup de vent tira sur la ficelle et la bobine s'échappa. Les garçons regardèrent ce sous-marin des airs naviguer au-dessus de l'orme, montant d'abord, avant d'aller s'écraser en plein marécage, avalé comme s'il avait été aussi lourd qu'une pierre.

– Hans, murmura Einar.

– Ça ne fait rien, répondit Hans d'une voix blanche, mais surtout ne dis rien à ma mère.

L'été qui précéda la mort du père d'Einar, les deux adolescents jouaient souvent dans les champs de sphaigne de la grand-mère, la boue s'infiltrant jusque dans leurs bottes. Un jour de grande chaleur où ils avaient passé presque toute la matinée aux champs, Hans avait soudain saisi le poignet d'Einar et lui avait demandé :

– Qu'y a-t-il pour le déjeuner, Einar, mon chéri ?

Il était environ midi et Hans savait qu'il n'y avait personne à la ferme, à l'exception du père d'Einar, qui dormait assis dans son lit.

Hans avait enfin grandi. Il était alors âgé de quinze ans et son corps s'étoffait, comme pour rattraper la taille de sa tête. Sa pomme d'Adam commençait à se développer et il était maintenant beaucoup plus grand qu'Einar, qui, à treize ans, n'avait pas pris un centimètre. Hans escorta Einar jusqu'à la ferme. Dans la cuisine, Hans s'assit au bout de la table et glissa une serviette dans son col de chemise. Einar n'avait jamais préparé de repas jusqu'alors et restait paralysé devant le fourneau. Très gentiment, Hans lui demanda :

– Allume le feu. Fais bouillir de l'eau. Jettes-y quelques pommes de terre et une côte de mouton – puis, sur un ton plus vague, d'une voix soudain plus douce, il ajouta : Einar, faisons semblant.

Hans trouva le tablier de la grand-mère d'Einar suspendu près du fourneau. Il l'apporta à son ami et le noua même

avec précaution autour de sa taille. Il lui toucha la nuque, comme pour écarter une mèche de cheveux.

– Tu n’as jamais joué à ce jeu ? lui murmura Hans à l’oreille d’une voix chaude et onctueuse, tout en continuant à lui caresser la nuque avec ses ongles.

Hans serra davantage le tablier, jusqu’à obliger Einar à rentrer le ventre en inspirant largement. C’est à cet instant précis que le père d’Einar fit irruption dans la cuisine, les yeux grands ouverts et la bouche dessinant un grand O.

Einar sentit le tablier tomber à ses pieds.

– Laisse ce garçon tranquille ! hurla le père en pointant sa canne dans la direction de Hans.

La porte d’entrée claqua et la cuisine redevint petite et sombre. Einar entendait le bruit des chaussures de Hans pataugeant dans la boue en direction des marais. Il entendait aussi la lourde respiration de son père suivie du bruit mat que fit sa main en atterrissant sur sa joue. Enfin, par-delà les marécages, par-delà le champ de sphaigne, lui parvint la voix de Hans qui chantait une petite chanson :

*Il était une fois un vieil homme malade qui vivait près d’un marécage,  
Il vivait là avec son mignon petit garçon et son petit chien fainéant...*

Greta fêta son dix-huitième anniversaire sur le *Princess Dagmar*, boudant sur le pont du navire. Elle n'était pas retournée en Californie depuis l'histoire du garçon boucher. La seule pensée de la maison de brique blanchie à la chaux perchée sur la colline avec sa vue imprenable sur le lit étroit de l'Arroyo Seco, l'image des San Gabriel Mountains se teintant de mauve au soleil couchant, tout cela l'emplissait de regret. Elle savait que sa mère voudrait qu'elle reprenne contact avec les filles de ses amis – avec Henrietta, dont la famille possédait des champs pétrolifères au bord de l'océan, près d'El Segundo ; avec Margaret, dont la famille possédait le journal local ; avec Dottie Anne, fille du propriétaire du plus grand ranch de Californie, au sud de Los Angeles, d'une superficie qui égalait presque celle du Danemark tout entier. Les parents de Greta s'attendaient qu'elle se comportât comme étant des leurs, comme si elle n'était jamais partie, qu'elle devait devenir la jeune femme californienne qu'elle était destinée à être dès sa naissance : intelligente, cultivée, bonne cavalière, et silencieuse. Chaque année, à Noël, il y avait le bal des débutantes, où les jeunes filles devaient descendre le grand escalier vêtues d'une robe blanche en organdi, des poinsettias blancs piqués dans les cheveux. « Comme ça tombe bien que nous arrivions à Pasadena à temps pour ta sortie dans le monde, répétait presque chaque jour la mère

de Greta pendant le voyage de retour sur le *Princess Dagmar*. Bénis soient les Allemands!»

La chambre de Greta dans la maison sur la colline possédait une fenêtre arrondie qui donnait sur la pelouse et sur un parterre de roses, dont les pétales s'ourlaient de brun en se desséchant sous le soleil d'automne. Malgré une excellente lumière, la pièce était trop petite pour qu'elle pût y peindre. Au bout de deux jours à peine, elle se sentait déjà à l'étroit : les trois étages de la villa et le continuel va-et-vient des servantes japonaises dans leurs sandales de bois semblaient lui ôter toute imagination.

– Mère ! il faut absolument que je rentre au Danemark – dès demain ! Je me sens trop confinée, ici, se plaignit-elle. Cela vous convient peut-être, à toi et à Carlisle, mais moi j'ai l'impression que je ne pourrai jamais arriver à rien. J'ai l'impression de ne plus savoir peindre.

– Mais Greta, ma chérie, c'est impossible, répliqua Mme Waud, qui s'était lancée dans des travaux de transformation d'une grange en garage. Comment pourrait-on se sentir à l'étroit en Californie ? Comparé au Danemark !

Greta reconnut que ce n'était pas très logique mais que c'était néanmoins ce qu'elle ressentait.

Son père lui envoya un tableau statistique des principales ressources du Danemark publié par la Royal Scientific Control Society. Greta s'y plongea pendant une semaine avec à la fois nostalgie et attendrissement : l'année précédente, il y avait eu au Danemark 1 467 000 cochons, 726 000 moutons et un total de 12 000 000 poules. Elle mémorisa ces chiffres, certaine d'en avoir besoin d'ici peu, mais pour quoi faire ? elle n'aurait su le dire. Puis elle retourna voir sa mère.

– Ne puis-je vraiment pas rentrer ? Les Allemands ne me font pas peur !

Seule, Greta descendait au bord de l'Arroyo Seco, le long du lit asséché où les oiseaux cherchaient malgré tout un peu

d'eau. La végétation de l'arroyo était toute brûlée à l'automne : sauge, moutarde, lavande du désert, lis de sable, tout n'était plus que brindilles carbonisées ; le caféier, le sureau, le sumac, tout était desséché. L'air de Californie était si sec que la peau de Greta se craquelait : tandis qu'elle marchait le long du lit sablonneux, elle avait l'impression que l'intérieur de ses narines se fissurait et saignait. Un écureuil détala devant elle, sentant un faucon planer au-dessus de lui. Les feuilles de chêne bruissaient sous la brise. Elle pensait aux rues étroites de Copenhague où certaines bâtisses étaient tellement penchées qu'elles semblaient se retenir pour ne pas tomber, un peu comme un vieil homme hésitant à se lancer au milieu du trafic. Elle pensait à Einar Wegener, flou comme dans un rêve.

À Copenhague, tout le monde savait qui elle était, mais personne ne lui avait rien demandé ; elle était pour eux plus exotique que la blanchisseuse aux cheveux noirs qui venait tout droit de Canton et travaillait maintenant dans un petit magasin d'Istedgade. À Copenhague, on respectait Greta, quel que fût son comportement, de la même manière qu'on tolérait les douzaines de comtesses excentriques qui faisaient du point de croix dans leurs manoirs humides. En Californie, elle était redevenue Mlle Greta Waud, sœur jumelle de Carlisle, héritière de l'orange. Les yeux se tournaient toujours sur son passage. Il n'y avait pas moins de dix hommes dans le comté de Los Angeles considérés comme de bons partis. Sur l'autre rive de l'Arroyo Seco, il y avait une maison de style italien qui lui était destinée. Il était prévu que ses multiples salles de jeux panoramiques se remplissent un jour d'enfants.

– Plus besoin d'attendre, maintenant, déclara sa mère dès la première semaine de leur arrivée. Il ne faut pas oublier que tu as fêté tes dix-huit ans.

Et, naturellement, personne n'avait oublié l'histoire du

garçon boucher. C'était maintenant un autre garçon qui effectuait les livraisons, mais, chaque fois que les roues du camion crissaient sur le gravier, un léger malaise planait sur la grande maison blanche.

Carlisle l'infirme, qui avait toujours souffert de sa jambe dans le froid du Danemark, préparait son entrée à l'université de Stanford ; c'était la première fois que Greta était jalouse de lui – à l'idée qu'il déambulerait sous le soleil blanc de Palo Alto pour aller à ses cours, tandis qu'elle resterait clouée dans la véranda, un carnet de croquis sur les genoux.

Elle prit l'habitude de porter une blouse de peintre et elle avait glissé le petit mot d'Einar dans la poche de devant. Elle s'asseyait dans la véranda et lui écrivait des lettres, même si elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait bien lui raconter sur sa vie ici. Elle ne voulait pas lui dire qu'elle n'avait rien peint depuis qu'elle avait quitté le Danemark. Elle ne voulait pas parler du temps qu'il faisait – comme l'aurait fait sa mère.

Au contraire, elle lui parlait de ce qu'elle ferait une fois de retour : se réinscrire à l'Académie royale ; essayer d'organiser une petite exposition de ses toiles au Den Frie Udstilling ; et le convaincre de l'accompagner à la fête qu'on organiserait pour son dix-neuvième anniversaire. Pendant son premier mois en Californie, elle se rendait à la poste de Colorado Street pour expédier son courrier.

– Ça pourra être long, lui disait toujours l'employé de l'autre côté de la vitre.

Et Greta répondait :

– N'allez pas me dire que les Allemands ont réussi aussi à détruire la poste !

Il lui était impossible de vivre ainsi, confia-t-elle à l'une des servantes japonaises, Akiko, une jeune fille qui avait toujours la goutte au nez. La servante s'inclina et rapporta à Greta une fleur de camélia dans une coupe d'argent. « Il faut que quelque chose change », se disait Greta, bouillant de colère,

même si elle ne savait à qui s'en prendre, si ce n'est au Kaiser. Elle, la fille la plus libre de Copenhague, et peut-être du monde entier, voilà qu'un sale Allemand était sur le point de lui gâcher la vie! Une exilée, voilà ce qu'elle était devenue. Assignée à résidence en Californie, où les rosiers mesuraient dix mètres et où les coyotes hurlaient la nuit dans le canyon. Elle ne parvenait pas à croire qu'elle était devenue quelqu'un qui n'attend rien d'autre de la journée que l'arrivée du facteur chargé d'enveloppes de toutes sortes, mais sans une seule lettre d'Einar.

Elle télégraphia à son père, implorant sa permission de rentrer à Copenhague. «Les lignes de navigation ne sont plus sûres», répondait-il invariablement. Elle demanda sa mère si elle pouvait aller à Stanford avec Carlisle mais sa mère rétorqua que la seule école convenable pour elle était les Seven Sisters, là-bas, dans l'Est neigeux.

– J'ai l'impression d'être anéantie, dit-elle à sa mère.

– N'exagère pas! répondit celle-ci, en train de préparer les semences pour la pelouse d'hiver et les parterres de pavots.

Un jour, Akiko frappa doucement à la porte de Greta et, en baissant la tête, lui tendit un message publicitaire.

– Pardon, murmura-t-elle en s'enfuyant à toute vitesse dans un claquement de *getas*.

Le message annonçait la prochaine réunion de la Société des artisans et artistes de Pasadena. Greta pensa aussitôt qu'il s'agissait d'une société de peintres amateurs, de style pseudo-parisien, et jeta le papier. Elle se remit au travail, mais sans la moindre inspiration.

Une semaine plus tard, Akiko frappa de nouveau à la porte. Elle tendit à Greta un second message.

– Pardon, dit-elle, la main sur la bouche, mais je pense que vous bien aimer.

Ce ne fut qu'après qu'Akiko lui eut délivré un troisième message que Greta se décida à y aller. La société possédait

un bungalow au-dessus de Pasadena sur une des collines de San Gabriel. La semaine précédente, un lion des montagnes, jaune comme un tournesol, avait surgi au bout de la route et s'était emparé du bébé d'un voisin. Les membres de la société étaient incapables de parler d'autre chose. L'ordre du jour fut abandonné et il fut envisagé de peindre un panneau mural décrivant la scène.

– On l'appellerait *L'Approche du Lion* ! proposa quelqu'un.

– Pourquoi pas une mosaïque ? proposa un autre.

La société était surtout composée de femmes, mais il y avait quelques hommes, la plupart coiffés de bérets. Au moment où tous s'étaient mis d'accord pour peindre un tableau que l'on présenterait à la bibliothèque de la ville pour le jour de l'an, Greta se glissa au fond de la pièce. C'était bien ce qu'elle pensait.

– Vous ne voulez pas y participer ? lança un homme.

C'était Teddy Cross, avec son front blanc et son long cou qui penchait sur la gauche. Et Teddy Cross suggéra de lever la séance et d'aller visiter son atelier de céramique sur Colorado Street, où il faisait brûler nuit et jour des bûches de noyer dans son four. Teddy Cross, dont le pied droit était gonflé de muscles à force de faire tourner sa roue de potier. Teddy Cross, qui allait devenir le premier mari de Greta après le bal des débutantes du Valley Hunt Club ; Teddy Cross qui, avant la fin de la Grande Guerre, allait mourir sous les yeux de Greta.

Teddy fut le deuxième homme qu'elle aima. Elle l'aima pour les vases au long col qu'il fabriquait avec un mélange de verre et d'argile blanche. Elle aima son expression tranquille, sa figure mal rasée, et la manière dont sa lèvre inférieure pendait quand il faisait tremper ses poteries dans des bacs de vernis. Fils d'un cultivateur de fraises, il était originaire de Bakersfield. Une enfance passée à grimacer sous le

soleil avait creusé des rides autour de ses yeux. Il demandait à Greta de lui parler de Copenhague, de ses canaux et de son roi, mais ne faisait jamais le moindre commentaire : seules ses narines frémissaient en l'écoutant. Elle lui dit qu'il y avait là-bas un grand peintre paysagiste qui était amoureux d'elle, mais Teddy se contenta d'écarquiller les yeux. Il n'avait jamais dépassé le désert de Mojave, et la seule fois où il s'était rendu dans l'un des manoirs d'Orange Grove Boulevard fut lorsqu'on lui commanda des tomettes pour les cheminées et les vérandas.

Greta se réjouissait à l'idée de sortir avec lui ; à l'idée de l'entraîner dans les dîners dansants organisés dans les pavillons du Tennis-Club cet automne-là ; à l'idée de le présenter aux filles du Valley Hunt Club, comme pour leur prouver qu'elle ne faisait pas partie de leur monde, qu'elle en était sortie – après tout, elle avait vécu en Europe. Elle pouvait bien grimper dans la voiture du boucher si elle en avait envie ou choisir un céramiste comme chevalier servant.

Comme prévu, la mère de Greta refusa à Teddy l'entrée de la maison. Mais cela n'empêcha pas sa fille de continuer à se montrer avec lui dans tout Pasadena, d'aller rendre visite à Henrietta, Margaret et Dottie Anne, si ennuyeuses, dans leurs jardins ombragés. Mais toutes ces amies semblaient ne pas faire attention à Teddy, ce qui amena Greta à la conclusion qu'elles avaient délibérément choisi de l'ignorer. Ses céramiques avaient un tel succès, découvrit Greta, que c'était un plaisir de le voir arriver à ces soirées avec de l'argile encore collée sous les ongles. La mère de Greta, qui aimait à répéter au cours de ces dîners mondains qu'elle préférerait toujours la *terra infirma* de Californie à la « vieille, vieille Europe », tapotait la main de Teddy chaque fois qu'elle le rencontrait en public, ce qui avait le don d'exaspérer Greta. Sa mère savait, en effet, que si jamais elle offensait publiquement Teddy Cross, l'incident serait rapporté dès le lendemain dans l'*American Weekly*.

– Ils vous regardent de haut, dit Greta à Teddy au cours de l'une de ces soirées.

– Quelques-uns seulement, répondit-il, apparemment heureux d'être assis à côté d'elle au bord de la piscine, tandis que le vent de Santa Ana faisait ondoyer les palmiers et que la fête se reflétait dans le feu du couchant sur les fenêtres du manoir. « S'il savait ! » pensait Greta, prête à se battre – contre quoi, contre qui, elle l'ignorait, mais elle était prête.

Puis un jour le facteur arriva avec son paquet de lettres et Akiko apporta une enveloppe bleue à Greta. Elle la regarda un long moment, la soupesant dans la paume de sa main. Elle avait du mal à croire qu'Einar lui avait écrit, et, en un éclair, elle fit toutes sortes d'hypothèses sur ce qu'il pouvait bien lui dire : « Il semble que la guerre touche à sa fin et que nous serons de nouveau réunis pour Noël. » Ou bien : « Je pars pour la Californie par le prochain bateau. » Ou encore : « Vos lettres comptent plus pour moi que je ne puis l'exprimer. »

« Tout cela était possible », pensait Greta, la lettre posée sur ses genoux. Peut-être avait-il changé d'avis. Tout était possible.

Elle finit par décacheter l'enveloppe.

La lettre, adressée à « Chère Mademoiselle Waud », tenait en une phrase :

Étant donné le cours des événements, dans le monde et en ce qui nous concerne, je pense que nous ne nous reverrons jamais, ce qui est probablement préférable.

Greta replia la feuille et la glissa dans sa poche. Pourquoi Einar pensait-il cela ? se demandait-elle en s'essuyant les yeux avec le bord de sa blouse. Pourquoi n'avait-il pas le moindre sentiment d'espoir ? Malheureusement, elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire.

Puis Akiko réapparut à la porte de Greta.

– M. Cross. Au téléphone.

Et c'est là, au téléphone, dans le hall du premier étage, à portée d'oreille de sa mère, que Greta demanda à Teddy de l'accompagner au bal des débutantes. Il accepta à une condition : qu'elle cesse de s'en faire au sujet des réactions de sa mère.

– Je vais l'inviter à danser, et vous allez voir, dit-il.

Mais Greta écarquilla les yeux, se disant que Teddy ne savait pas à quoi il s'exposait. Lorsqu'elle raccrocha, sa mère se contenta de dire :

– Eh bien, le sort en est jeté, mais prends soin de l'aider pour son habit.

Il y avait sept « débutantes » cette année-là. Elles étaient toutes accompagnées de jeunes gens en vacances, venus de Princeton, de Harvard ou de la base militaire du Tennessee ou de San Francisco. Une jeune fille asthmatique demanda à Carlisle d'être son cavalier, ses poumons étant trop faibles pour avoir besoin d'un bon danseur. Et Greta, qui commençait seulement à se résigner à l'idée qu'il lui faudrait oublier Einar Wegener, commença à s'exercer à faire la révérence.

Sa robe blanche style Empire ne fut jamais vraiment à sa taille. Elle fronçait trop aux épaules et était un peu trop courte, laissant voir ses chaussures. C'était du moins l'avis de Greta, obsédée à l'idée de ses longs pieds dépassant au moment de descendre le grand escalier du hall du Valley Hunt Club. La rampe était ornée de lianes vertes, de pommes et de lis rouges. Les invités en queue-de-pie se tenaient au pied des marches, sirotant leurs *Tennis Specials* tout en regardant poliment la descente des sept débutantes. On avait décoré quatre arbres de Noël et, dans les cheminées, flambaient d'énormes bûches de séquoia.

L'une des jeunes filles avait apporté une flasque de whisky

en argent avec un bouchon de nacre. Les filles se la passaient tout en finissant de s'habiller et d'orner leurs cheveux de poinsettias. L'alcool illuminait encore davantage la soirée, comme si le directeur du club avait augmenté le voltage des éclairages muraux. Du coup, les grosses bûches sombres dans les cheminées ressemblaient vaguement à des bêtes sauvages près de bondir.

Lorsque Greta arriva au bas des marches, elle fit une révérence si profonde que son menton alla presque toucher le tapis d'Orient. Les membres du club applaudirent en levant leurs verres. Puis Greta pénétra dans la salle de bal où, debout, l'attendait Teddy Cross. Dans son habit, il paraissait plus grand qu'à l'ordinaire. Ses cheveux étaient enduits de brillantine et il y avait dans son allure quelque chose d'inhabituel : il avait un peu l'air d'un Danois, avec ses cheveux blond foncé, ses pattes-d'oie autour des yeux, son magnifique hâle doré ; et aussi sa pomme d'Adam pointue qui ne cessait de monter et de descendre le long de son cou.

Plus tard dans la soirée, après les valse, après le rosbif, après les fraises servies dans du champagne de l'Oregon, Greta et Teddy s'éclipsèrent en direction des courts de tennis. La nuit était claire et froide, et Greta devait relever sa robe pour la protéger de l'humidité de la rosée. Elle était un peu ivre, elle s'en était rendu compte car, lors du dîner, elle avait fait une plaisanterie stupide à propos des fraises et des parents de Teddy. Elle s'en était aussitôt excusée auprès de lui mais, à la façon dont il avait plié sa serviette sur la table, il avait semblé légèrement froissé.

Ce fut elle qui eut l'idée de cette promenade jusqu'aux courts de tennis, comme pour donner le change, pour se faire pardonner de lui avoir jeté à la figure toute cette société de Pasadena dont elle était issue. Mais elle n'avait pas le moindre projet et n'avait pas réfléchi une seconde à ce qu'elle pouvait lui offrir. Ils atteignirent le petit pavillon situé près du dernier

court, qui disposait d'un refroidisseur d'eau et d'un divan en osier peint en vert. C'est là, sur ce siège qui sentait le bois desséché, qu'ils commencèrent à s'embrasser.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à la différence entre le baiser de Teddy et celui d'Einar. Dans sa cabine du *Princess Dagmar*, elle s'était installée devant le miroir et avait embrassé son reflet. La surface plate et froide du miroir lui avait rappelé, d'une certaine façon, le baiser qu'elle avait donné à Einar, et elle en était arrivée à la conclusion que ce baiser sur les escaliers de l'Académie royale était un peu comme un baiser qu'elle se serait donné à elle-même. Tandis que le baiser de Teddy ne ressemblait pas du tout à cela. Ses lèvres étaient fermes et dures et sa moustache lui chatouillait la bouche. Son cou, plaqué contre le sien, paraissait fort et musclé.

Tandis que le bal se poursuivait au club, Greta pensa qu'elle ferait mieux d'accélérer les choses. Elle savait ce qu'elle devait faire ensuite, mais il lui fallut plusieurs minutes pour se décider. « Lève ta main jusqu'à son... » Oh, c'était déjà assez difficile d'y penser, il n'y avait qu'à laisser faire les choses ! Mais elle voulait aller jusqu'au bout, ou du moins le pensait-elle, et elle était certaine que c'était aussi ce que désirait Teddy. Greta compta jusqu'à trois, retint son souffle et approcha sa main de la braguette de Teddy.

Mais il l'arrêta.

– Non, non, dit-il, retenant son poignet.

Greta n'avait pas imaginé une seconde qu'il refuserait. Elle savait que, si jamais elle regardait son visage à la lueur du clair de lune, elle y lirait un rappel détourné des bonnes manières qui l'embarrasserait beaucoup. Greta pensa à la dernière fois où elle avait laissé un homme lui dire non : et maintenant Einar et elle étaient séparés par la mer et par un continent, sans parler d'une guerre pyrotechnique.

Sur la banquette du pavillon du dernier court de tennis

du Valley Hunt Club demeurèrent ainsi une bonne minute Greta Waud et Teddy Cross, qui serrait toujours fermement son poignet de sa main calleuse.

Elle se demanda encore une fois ce qu'il fallait faire, mais brusquement, comme poussée par un élan qui lui était inconnu, elle posa la tête sur les genoux de Teddy. Alors elle commença à mettre en pratique tous les trucs qu'elle avait pu lire dans les romans qu'elle achetait dans les quartiers malfamés près de la gare de Copenhague ou qu'elle avait retenus des conversations avec les femmes de chambre lituaniennes employées par sa mère. Teddy tenta de protester une fois encore, mais ses « non » se faisaient de plus en plus discrets. Et il finit par lâcher prise.

Quand tout fut terminé, la robe de Greta était toute froisée et remontée jusqu'à sa taille Empire, juste au-dessous des seins. La queue-de-pie de Teddy s'était plus ou moins déchirée. Et Greta, qui n'était jamais allée aussi vite ni aussi loin, se retrouva allongée sous le poids de Teddy dont elle entendait le cœur battre contre sa poitrine, découvrant l'odeur salée qui imprégnait la peau humide entre ses cuisses. Elle savait déjà ce qui allait arriver et elle enlaça le dos de Teddy avec résignation en songeant : « Je suis d'accord à condition qu'il m'emmène très loin d'ici. »

Ils se marièrent le dernier jour de février dans le jardin de la maison d'Orange Grove Boulevard. Les domestiques japonaises parsemèrent la pelouse de pétales de camélias et Teddy porta pour la deuxième fois une queue-de-pie. Ce ne fut pas un grand mariage : seuls y assistèrent les cousins de San Marino, de Hancock Park et de Newport Beach. Leur voisine, une héritière du chewing-gum originaire de Chicago, était là aussi, car, comme Mme Waud le glissa négligemment, sa fille avait connu la même mésaventure. Les parents de Teddy furent invités, même si personne ne s'attendait qu'ils

viennent en février, il était en général impossible de traverser Ridge Road en venant de Bakersfield.

Tout de suite après le mariage et une courte lune de miel dans une suite de l'*Hôtel du Coronado* à San Diego – où Greta ne cessa de pleurer, non parce qu'elle était mariée à Teddy Cross, mais parce qu'elle se sentait de plus en plus éloignée de son cher Danemark et de la vie qu'elle voulait mener –, les parents de Greta installèrent le couple à Bakersfield. M. Waud leur acheta une maison espagnole avec un toit en tuiles romaines, des grilles sévillanes aux fenêtres et un petit garage recouvert de bougainvillées. Mme Waud envoya Akiko vivre avec eux. La grille de la maison était en fer forgé et des portes en arceau séparaient les pièces. Il y avait aussi une piscine en forme de haricot et un petit salon avec des étagères pour les livres. La maison était située au milieu d'une palmeraie et l'intérieur était très frais et ombragé.

Les parents de Teddy vinrent leur rendre visite une fois ; ils semblaient intimidés et leurs mains étaient légèrement rosies par les fraises. Ils habitaient en pleine campagne, sur quelques hectares de terre, dans une baraque de deux pièces construite en bois d'eucalyptus. Brûlés par le soleil, leurs yeux disparaissaient presque sous les rides ; dans le petit salon de Greta, ils osaient à peine ouvrir la bouche et se tenaient nerveusement par la main, évaluant tous deux mentalement la fortune qui s'étalait devant eux : la maison espagnole, le grand tableau au-dessus de la cheminée, et Akiko qui faisait claquer ses getas de bois en apportant le plateau de boissons fraîches. Greta offrit de la tisane de fleurs d'hibiscus glacée à M. et Mme Cross, assis sur les grands sofas blancs que Mme Waud avait commandés chez Gump. Tout le monde se sentait mal à l'aise et regrettait que les choses en soient arrivées là. Greta raccompagna ses beaux-parents jusque chez eux dans sa Mercer Raceabout à deux places, ce qui obligea Mme Cross à s'asseoir sur les genoux de M. Cross.